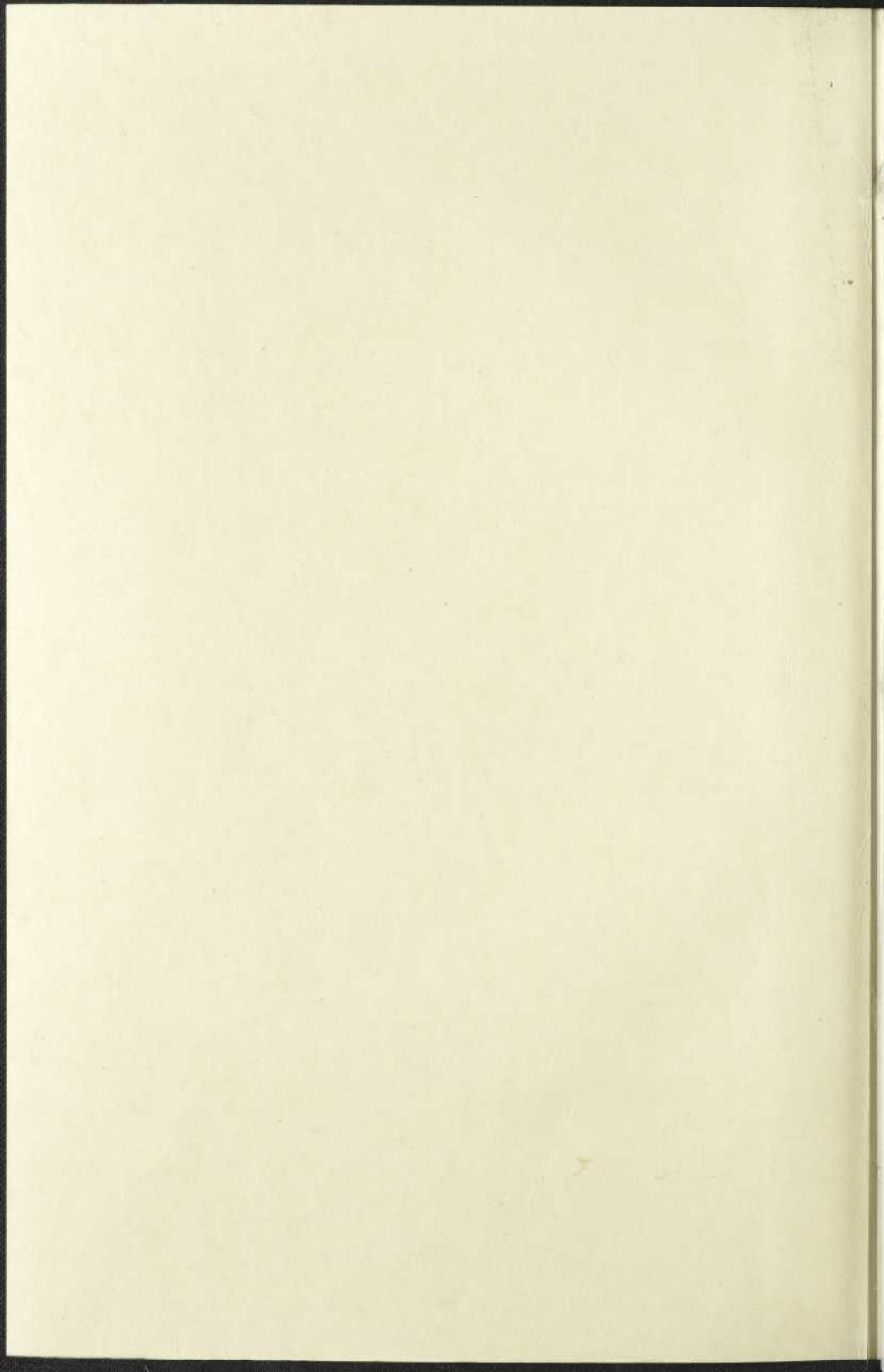


Mgr Léon Bélanger

A decorative border consisting of four stylized floral or leaf motifs, one in each corner, framing the central text.

Légendes
de
Saint-Jean Port-Joli

LA POCATIERE
CEGEP DE LA POCATIERE
Service de l'Education aux adultes
1981



LEGENDES
DE
SAINT-JEAN PORT-JOLI
PAR

MONSEIGNEUR LEON BELANGER, ptre

LA POCATIERE
CEGEP DE LA POCATIERE
Service de l'Education aux adultes
1981



On peut se procurer cette publication en s'adressant au

Service de l'Education aux Adultes
CEGEP de La Pocatière
La Pocatière, Kamouraska
G0R 1Z0

GR
113.5
S35L4

Dépôt légal — 1er trimestre 1981
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

D8100903

Table des matières

Présentation	7
Introduction	9
L'étranger ou Rose Latulippe	11
L'homme du Labrador	19
Une nuit avec les sorciers	27
La Corriveau	33
Davi Larouche	39
La légende de Madame d'Haberville	43
Le diable mis en fuite par une médaille	51
Rends-moi mon bonnet carré	61
Le docteur L'Indienne	73
L'Anse aux Sauvages	79
Le sorcier de l'Île d'Anticosti	85

Table of contents

1	Introduction
2	Methodology
3	Results
4	Discussion
5	Conclusion
6	References
7	Appendix
8	Index
9	Summary
10	Abstract
11	Keywords
12	Notes
13	References
14	Appendix
15	Index
16	Summary
17	Abstract
18	Keywords
19	Notes
20	References
21	Appendix
22	Index
23	Summary
24	Abstract
25	Keywords
26	Notes
27	References
28	Appendix
29	Index
30	Summary
31	Abstract
32	Keywords
33	Notes
34	References
35	Appendix
36	Index
37	Summary
38	Abstract
39	Keywords
40	Notes
41	References
42	Appendix
43	Index
44	Summary
45	Abstract
46	Keywords
47	Notes
48	References
49	Appendix
50	Index
51	Summary
52	Abstract
53	Keywords
54	Notes
55	References
56	Appendix
57	Index
58	Summary
59	Abstract
60	Keywords
61	Notes
62	References
63	Appendix
64	Index
65	Summary
66	Abstract
67	Keywords
68	Notes
69	References
70	Appendix
71	Index
72	Summary
73	Abstract
74	Keywords
75	Notes
76	References
77	Appendix
78	Index
79	Summary
80	Abstract
81	Keywords
82	Notes
83	References
84	Appendix
85	Index
86	Summary
87	Abstract
88	Keywords
89	Notes
90	References
91	Appendix
92	Index
93	Summary
94	Abstract
95	Keywords
96	Notes
97	References
98	Appendix
99	Index
100	Summary

101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200

PRESENTATION

Une communauté vivante, bien enracinée sur une portion de territoire, crée des légendes qui sont des expressions de vie, de sa vie. Et la connaissance des légendes d'un milieu permet de le connaître, ou, du moins, de soupçonner son histoire.

St-Jean Port-Joli dont l'attrait au Québec et à l'étranger ne cesse de grandir, a été un lieu privilégié d'éclosion de légendes. L'expression culturelle particulière à St-Jean Port-Joli et l'artisanat qui s'y développe de manière constante se nourrissent, en partie, de ces légendes. . .

L'importance de cette réalité culturelle a incité le Service de l'Education aux adultes du CEGEP de La Pocatière à patronner une recherche portant sur les principales légendes issues de St-Jean Port-Joli. Monseigneur Léon Bélanger, historien, très familier avec l'histoire de la Côte-du-Sud, s'est chargé de la rédaction de l'ouvrage.

Au moment où St-Jean Port-Joli travaille à accroître son attrait touristique, une meilleure connaissance de ces légendes est susceptible d'aider les habitants du lieu, en particulier les artisans, à mieux exprimer la richesse de la vie et de l'histoire de ce "coin" du Bas de Québec.

Le Service de l'Education aux adultes

PRESENTATION

The first volume of this series, *The History of the English Language*, was published in 1952. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English language from its earliest beginnings to the present day. The second volume, *The History of the English Literature*, was published in 1954. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English literature from its earliest beginnings to the present day.

The third volume, *The History of the English Grammar*, was published in 1956. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English grammar from its earliest beginnings to the present day. The fourth volume, *The History of the English Vocabulary*, was published in 1958. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English vocabulary from its earliest beginnings to the present day.

The fifth volume, *The History of the English Syntax*, was published in 1960. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English syntax from its earliest beginnings to the present day. The sixth volume, *The History of the English Semantics*, was published in 1962. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English semantics from its earliest beginnings to the present day.

The seventh volume, *The History of the English Pragmatics*, was published in 1964. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English pragmatics from its earliest beginnings to the present day. The eighth volume, *The History of the English Discourse*, was published in 1966. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English discourse from its earliest beginnings to the present day.

The ninth volume, *The History of the English Stylistics*, was published in 1968. It was the first of a series of volumes which would cover the history of the English stylistics from its earliest beginnings to the present day.

INTRODUCTION

La légende a bercé l'âme des peuples. Nées du besoin d'entendre des récits merveilleux, les légendes sont de tous les temps; il s'en forme à toutes les époques. Le Moyen Age français en a vu éclore de nombreuses: traditions celtiques ou faits d'histoire transformés par l'imagination populaire ou poétique. Quand nos ancêtres vinrent fonder la Nouvelle-France, ils les amenèrent avec eux. Mais ici, elles se sont canadianisées, c'est-à-dire qu'elles ont épousé nos paysages, qu'elles se sont alimentées à la substance de notre immense pays en conservant quelque chose du terreau normand, breton et des autres provinces françaises où elles étaient racontées.

C'est notre région qui a inspiré les premières légendes écrites au Canada. Nous les trouvons dans le roman de Philippe Aubert de Gaspé fils, paru en 1837. Avant cette date, la légende foisonnait, mais restait sur les lèvres des conteurs. Ceux-ci sont moins nombreux aujourd'hui, mais il s'en trouve encore d'excellents. J'en ai connu plusieurs dans mon enfance. Étaient-ils installés dans un coin de la maison où il y avait soirée? En un rien de temps ils avaient drainé l'intérêt de tout un groupe de "veilleux".

On sait que notre mouvement littéraire de 1860 a pris au sérieux le mot d'ordre de Charles Nodier: "Hâtons-nous de recueillir nos délicieuses légendes avant que le peuple ne les ait oubliées". L'abbé Henri-Raymond Casgrain, né au coeur de la Côte-du-Sud, voulut donner l'exemple. Dès 1860, il publiait *Le Tableau de la Rivière-Ouelle et la Jongleuse suivies, l'année suivante, des Pionniers canadiens*. En même temps, paraissait *Le Cap au diable* du Dr Charles De Guise, médecin à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Ce récit, fort bien mené, raconte le drame d'un foyer acadien, dont les membres, dispersés par le Grand Dérangement, se retrouvent au Canada plusieurs années après. Un épisode douloureux de cette aventure a lieu à Kamouraska à l'endroit que la légende elle-même a nommé le Cap au diable.

En 1901, le commandeur C.-Edmond Rouleau présentait au public ses légendes canadiennes dont quelques-unes sont de notre patelin régional. En 1902, A. Béchard consacrait un chapitre de son histoire de l'Ile-aux-Grues et des Iles voisines au surnaturel, aux revenants et aux farfadets, etc. Il écrivait ceci: "Les îles semblent être le rendez-vous favori des sorciers, des fées, des revenants et autres gens de la même famille. Tout le monde sait par coeur les belles pages consacrées par M. de Gaspé aux rondes infernales des sorciers de l'Ile d'Orléans. Si l'auteur des Anciens Canadiens eût parlé de l'Ile-aux-Grues, il aurait pu ajouter plusieurs pages intéressantes à celles que nous avons lues avec tant de plaisir; car ce petit coin de terre, cette charmante oasis, a aussi ses légendes, ses histoires qui touchent au merveilleux, ses contes de fées, etc." Terre de légendes que la Côte-du-Sud!

Je viens de nommer M. de Gaspé. C'est entrer dans St-Jean Port-Joli. Là, la légende a fleuri comme l'art artisanal et les de Gaspé, père et fils, en ont été les initiateurs. Le CEGEP de La Pocatière se donne la tâche louable d'en dresser un inventaire. Celui que nous présentons n'est pas exhaustif, mais il réunit ce qui est dispersé dans quelques auteurs. Une légende inédite m'intrigue, La Coureuse de grève, dont le canevas est sur le menu du restaurant qui porte le même nom à Saint-Jean Port-Joli. Les circonstances ne m'ont pas permis d'aller la chercher dans la mémoire de M. Jean-Julien Bourgault.



1 — L'ETRANGER OU ROSE LATULIPPE

Elle est de droit la première chronologiquement. Elle occupe en entier le cinquième chapitre du roman de Philippe Aubert de Gaspé fils (1814-1841), *Le Chercheur de trésors*. Ce de Gaspé, aîné de la famille, a eu une vie mouvante, tumultueuse même. Durant sa brève carrière, il a été journaliste. A Québec d'abord, où il a été courriériste parlementaire pour le *Canadien* et le *Mercury*, cofondateur du *Télégraphe* avec Napoléon Aubin et rédacteur au *Fantasque*. On le trouve ensuite à la Nouvelle-Orléans, rédacteur de *l'Abeille*, puis à la Nouvelle-Ecosse en qualité de reporter à la Chambre d'Assemblée. Il meurt à Halifax en 1841.

Son roman, il l'aurait composé au cours de l'hiver 1836-37 alors qu'il se dérobait à la justice au manoir de Saint-Jean Port-Joli pour avoir commis une audace de gavroche au parlement de Québec. Le personnage principal de son roman, Charles Amand, il semble bien qu'il a voulu en faire le type symbolique du Canadien aux prises avec la pauvreté de son époque.

Quoiqu'il en soit, un meurtre a été perpétré à Trois-Saumons. Amand, toujours obsédé par son projet de trouver l'art chimérique de changer les métaux en or et n'ayant pu réussir par le moyen de la poule noire volée, veut se procurer une main de gloire - une autre suggestion du Petit Albert, le livre de chevet des alchimistes. Pendant qu'un groupe du voisinage, qui a pu cerner le meurtrier chez lui, attend la sentence de la justice, un vieillard, le père Ducros, raconte la légende de Rose Latulippe.

C'était le mardi gras de l'année 17 . Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le Nord-Ouest. Il tombait une neige collante, et, quoique le temps fut très calme, je songeai à camper de bonne heure; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation; et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus, au bord de ce bois, une petite maison où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y arrivai: un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans, qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu; en un mot, elle achevait sa toilette. "Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite", avait dit le père, comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court en me voyant, et, me présentant un siège, il me dit avec politesse:

- Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur; vous paraîsez fatigué. Femme, rince un verre; monsieur prendra un coup, ça le délassera.

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui; oh! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir: à boucher la bouteille et ensuite à abreuver le monde; puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit:

- Prenez, monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergeuse; on n'en boit guère de semblable depuis que l'anglais a pris le pays.

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre; car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en-dessous, avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content.

- Encore une fois, dit-il en se relevant de devant la porte du poêle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable, avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite.

- Ah! voilà comme vous êtes toujours, papa; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser.

- Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal, et puis José va venir la chercher, tu ne voudrais pas qu'elle lui fit un tel affront?

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

- C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents: mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mercredi des cendres: tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulippe. . .

- Non, non, mon père, ne craignez pas: tenez, voilà José.

Et en effet, on avait entendu une voiture; un gaillard, assez bien découpé, entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un

demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant; et vous auriez bien ri, vous autres qui êtes si bien nippés, de le voir dans son accoutrement des dimanches: d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons; et enfin une paire de culottes vertes à mitasses, bordées en tavelle rouge, complétait cette bizarre toilette.

- Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps; vous feriez mieux d'enterrer le Mardi-Gras avec nous.

- Que craignez-vous, père, dit José en se tournant tout-à-coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma gueule ne soit pas capable de nous traîner? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable, du bois; mais ça n'a fait que la mettre en appétit.

Le bonhomme fut réduit enfin au silence; le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait; l'enveloppa dans une couverture; car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là; donna un vigoureux coup de fouet à Charmante, qui partit au petit galop, et dans un instant ils disparurent, gens et bêtes, dans la poussière.

- Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard en chargeant de nouveau sa pipe.

- Mais, dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille; elle va sans doute le soir chez des gens honnêtes.

- Ha! monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie! tenez: nous allons bientôt nous mettre à table; et je vous conterai cela en frappant la fiole. Je tiens cette histoire de mon grand-père, ajouta le bonhomme; et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même.

Il y avait autrefois un nommé Latulippe, qui avait une fille dont il était fou; en effet, c'était une jolie brune que Rose Latulippe, mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée. Elle avait un amoureux nommé Gabriel Léopard, qu'elle aimait comme la prune de ses yeux; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer; elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de Mardi-Gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante

personnes assemblées chez Latulipe; et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu, toute la soirée, fidèle compagnie à son prétendant: c'était assez naturel; ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et frappant avec leurs poings sur les chassis, en dégagèrent la neige collée en dehors, afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. "Certes! cria quelqu'un, c'est un gros; comptes-tu, Jean, quel beau cheval noir; comme les yeux lui flambent; on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison". Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison la permission de se divertir un peu.

"C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulippe, dégraissez-vous, s'il vous plaît, nous allons faire dételer votre cheval". L'étranger s'y refusa absolument, sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velours noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque, se plaignant du mal de tête.

- Monsieur prendrait bien un coup d'eau-de-vie, dit Latulippe en lui présentant un verre.

L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant; car Latulippe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal au moins. Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit:

- J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble.

- Certainement, dit Rose à demi-voix, et en jetant un coup d'oeil timide sur le pauvre Léopard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel, renfrogné dans un coin, ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal, était une vieille et sainte femme qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit,

priait avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

- Ecoute, ma fille, lui dit-elle; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur. Il y a quelque chose qui ne va pas bien; car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur. Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

- Allons tante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

- Que vous a dit cette vieille radoteuse, dit l'étranger?

- Bah, dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes.

Minuit sonna et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

- Encore une petite danse, dit l'étranger.

- Oh! oui, mon cher père, dit Rose; et la danse continua.

- Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée: pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours?

- Finissez donc, monsieur, ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

- Je vous le jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose; dites: Oui. . . seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

- Mais, monsieur! . . et elle jeta un coup d'oeil sur le malheureux Léopard.

- J'entends, dit l'étranger d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel? Ainsi n'en parlons plus.

- Oh! oui, . . je l'aime. . . je l'ai aimé. . . mais tenez, vous autres gros messieurs, vous êtes si enjoleurs de filles que je ne puis m'y fier.

- Quoi! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré. . . par. . .

- Oh! non, ne jurez pas; je vous crois, dit la pauvre fille; mais mon père n'y consentira peut-être pas?

- Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer; dites que vous êtes à moi et je me charge du reste.

- Eh bien! Oui, répondit-elle.

- Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse.

L'infortunée Rose lui présenta la main qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur; car elle s'était senti piquer; elle devint pâle comme une morte, et prétendant un mal subit, elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant, d'un air effaré, et prenant Latulippe à part lui dirent:

- Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre? Latulippe vérifia ce rapport et parut d'autant plus saisi d'épouvante, qu'ayant remarqué, tout-à-coup, la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal, on chuchotait, et les prières seules de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et lui disait en riant, et tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or: Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles. Or, à ce collier de verre, pendait une petite croix et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse, où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du soir, ne cessait d'invoquer Dieu: le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre, le Mardi-Gras. Le saint vieillard s'était endormi, en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque s'éveillant tout-à-coup, il courut à son domestique, en lui criant: Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

- Qu'y a-t-il? monsieur, cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé; y a-t-il quelqu'un en danger de mort?

- En danger de mort! répéta le curé; plus que cela, mon cher Ambroise! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement.

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe, et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une rapidité incroyable; c'était, voyez-vous, Sainte Rose qui aplanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât; l'inconnu en tirant sur le fil du collier l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du cou de la jeune fille, et, la rapprochant de sa poitrine où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante:

- Que fais-tu ici, malheureux, parmi des chrétiens?

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglotaient en voyant leur vénérable pasteur qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face à face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

- Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent, à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits; d'ailleurs cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang, qui a coulé de sa main, est le sceau qui me l'attache pour toujours.

- Retire-toi, Satan, s'écria le curé en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable et laissant une odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

- Où est-il? Où est-il? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens.

- Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts. Oh! mon père, mon père! ne m'abandonnez pas! s'écria Rose en se jetant aux pieds de son

vénérable pasteur; emmenez-moi avec vous... Vous seul pouvez me protéger... je me suis donnée à lui... Je crains toujours qu'il ne revienne... un couvent!... un couvent!...

- Eh bien, pauvre brebis égarée, et maintenant repentante, lui dit le vénérable vieillard, venez chez moi, je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste.

Cinq ans après, la cloche du couvent de avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église, de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur: un vieux prêtre agenouillé dans le sanctuaire qui priait avec ferveur, un vieillard dans la nef qui déplorait en sanglotant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, qui faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée: la malheureuse Rose Latulipe.

2 — L'HOMME DU LABRADOR

Au chapitre IX du Chercheur de trésors. Le procès du meurtrier a eu lieu. Le criminel a été pendu. Amand s'est rendu à Québec. Durant l'autopsie, il a subtilisé le bras coupé du cadavre (une main de gloire). Sur le chemin du retour, coucher à la Pointe-Lévis, arrêt à Beaumont chez la vieille Nollet, la nécromancienne, et à Saint-Thomas, chez son oncle Joseph Amand. Là, on fête la Grosse Gerbe. Après le souper, on passe dans une autre pièce. Un cercle se forme autour de la cheminée. Un vieux mendiant est dans le groupe et attire l'attention. La conversation s'engage. Un jeune notaire, bel esprit, rit de ceux qui croient aux apparitions du diable. Le mendiant lui donne la réplique en racontant sa propre histoire: l'homme du Labrador.

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très bas, il tenait à deux mains un bâton, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace, près de lui, pour le classer parmi les mendiants.

Autant qu'il était possible d'en juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant sa besace. C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte en rentrant dans la chambre à souper, car malgré mes offres, il n'a voulu manger que du pain. C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard, qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori.

- Oui, Messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement! avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde; le diable même.

Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

- Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

- C'était donc un cochon, s'écria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

- Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne pas savoir que toutes ces apparitions ne sont que des contes que les grand'mères inventent pour endormir leurs petits enfants.

Ici le mendiant ne put se contenir davantage.

- Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles, et j'ai lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

- A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je, répliqua l'érudit.

- A votre âge! à votre âge! répéta le mendiant, ils n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme; oui, un homme. Regardez, dit-il en se levant avec peine, à l'aide de son bâton; regardez, avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri; eh bien, monsieur, à votre âge, des muscles d'acier faisaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulante. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé Bras-de-fer? et quant à l'éducation, sans avoir mis, aussi souvent que vous, le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé; eh bien, monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible, et il y a soixante ans passés, m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard en levant, vers le ciel, ses deux mains décharnées: si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite! Je n'avais pas expié mes crimes horribles! Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte!

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur son siège, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

- Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu l'intention de vous faire de la peine.

- Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard, pardonnez-moi; ce n'était qu'un badinage.

- Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence.

- Pour preuve de notre réconciliation, reprit le jeune homme, racontez-nous, s'il vous plaît, votre histoire.

- J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile.

Et il commença ainsi son récit:

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis: querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressource, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie de Labrador.

C'était au printemps de l'année 17 , il pouvait être environ midi, nous descendions dans la goëlette La Catherine, par une jolie brise; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine rassembla l'équipage et lui dit: Ah ça, enfants, nous serons sur les quatre heures, au Poste du Diable; qui est celui d'entre vous qui y restera? Tous les regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement: ce sera Rodrigue Bras-de-fer. Je vis que c'était concerté; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et frappant avec force sur la lisse, où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage: oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi; car vous seriez trop lâches pour en faire autant; je ne crains ni Dieu, ni diable, et quand satan y viendrait je n'en aurais pas peur. Bravo! s'écrièrent-ils tous. Hurra pour Rodrigue.

Je voulus rire à ce compliment; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse, et mes dents s'entre-choquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul homme qui y faisait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les enga-

gés, et tous ceux qui y avaient resté, avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire; de là, son nom de: Poste du Diable - en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés qui connaissaient mon orgueil savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là, ils s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal, qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir, après un laps de soixante ans, et ce ne fut pas sans une grande émotion, que j'entendis le capitaine donner l'ordre de préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et une petite pacotille pour échanger avec les sauvages; et ils s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage! bon succès! s'écrièrent-ils, d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage.

- Que le diable vous emporte tous mes ! . . . que j'accompagnai d'un juron épouvantable.

- Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes, six mois auparavant; bon, ton ami le diable te rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi, ce que tu as dit.

Ces paroles me firent mal.

- Tu fais le drôle, Pelchat, lui criai-je; mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages; car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par . . . (autre exécrable juron) qu'il ne t'en restera pas assez sur ta maudite carcasse, pour raccommoder mes souliers.

- Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la babiche.

Ma rage était à son comble! Je saisis un caillou, que je lançai avec tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance, dans la chaloupe. Il l'a tué! s'écrièrent ses trois autres compagnons, un seul lui portant secours tandis que les deux autres faisaient force de rames pour aborder la goëlette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goëlette mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement, il languit pendant trois années et rendit le dernier soupir

en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner, au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors.

Un peu rassuré, par le départ de la goëlette, sur les suites de ma brutalité, (car je réfléchissais que si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me saisir) je m'acheminai vers ma nouvelle demeure.

C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest; deux petits tambours y étaient adossés; en sorte que cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt grabats, étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstien-drai de vous donner une description du reste; ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation; en effet, j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation; seul avec ma conscience! et, Dieu, quelle conscience! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu que j'avais bravé et blasphémé tant de fois, s'appesantir sur moi; j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma solitude, étaient deux énormes chiens de Terre-Neuve: à peu-près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe, près de mon feu, et mes deux chiens dormaient à mes côtés; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un hurlement si aigu, si perçant, que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni celui plus affreux du loup; c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai; mais l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé à trois balles; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer, lorsque je vis sortir du bois, un homme suivi d'un énorme chien noir; cet homme était au-dessus de la moyenne taille et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent dans le fleuve. Mes chiens tremblant de tous leurs membres s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane, saisi d'une frayeur mortelle; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles; et ensuite mon premier mouvement fut de prier ce Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes: mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé, dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane, comme si des milliers de chats, ou autres animaux, s'y fussent cramponnés avec leurs griffes; en effet je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante, une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armées de longues cornes. Après m'avoir regardé, un instant, avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rire diaboliques. Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un accès de rage; je mordais mes chiens pour les exciter, et saisissant mon fusil je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diabolins, lorsqu'un hurlement plus horrible que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte: un troisième coup se fit entendre, et la porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois, depuis dix ans, je priai, je suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup elle s'ouvrit comme la première, et avec le même fracas. O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, sauvez-moi! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles, comme un tonnerre, et me répondait: non, malheureux, tu périras. Cependant un troisième hurlement se fit entendre et tout rentra dans le silence; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon coeur battait à coups redoublés; il me semblait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte; mes membres se crispaient et lorsqu'au troisième coup, la porte vola en éclats, sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer, entra alors avec son chien et ils se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis voeu à la bonne sainte Anne, que si elle me délivrait, j'irais de porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux,

éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler cette figure satanique: un énorme nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son immense bouche s'étendit d'un temps à l'autre; ses oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents, noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas horrible. Il porta son regard farouche de tous côtés, et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes, sur toute l'étendue du premier lit; du premier lit il passa au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux! je calculais pendant ce temps-là, combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus: je n'en avais pas la force; ma langue desséchée était collée à mon palais et les battements de mon coeur, que la crainte me faisait supprimer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi, dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi; alors, rassemblant toutes mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout, et face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. "Fantôme!" lui criai-je, "si tu es de la part de Dieu, demeure; mais si tu viens de la part du diable je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux". Satan, (car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter) jeta un cri affreux, et son chien poussa un hurlement qui fit trembler ma cabane; comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre. Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements, pendant une partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope; mais, lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plancher mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert: car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis. Et lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître: j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

- Mais, mon vieux! dit l'incorrigible notaire.

- Mais... mais... que... te serre... , dit le colérique vieillard en relevant sa besace; et, malgré les instances du maître, il s'éloigna en grommelant.

- Eh bien, monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre, maintenant?

- Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que le mendiant nous en assez dit pour expliquer la vision, d'une manière très naturelle; il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là; sa conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causée par l'irritation du système nerveux et. . . et. . .

- Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit Amand impatienté.

3 — UNE NUIT AVEC LES SORCIERS

José est un personnage inoubliable des Anciens Canadiens. Soldat en temps de guerre, il vit durant la paix au manoir d'Haberville. Il est le type achevé du domestique. C'est lui qui, en cette fin d'avril 1757 vient chercher à Québec les deux étudiants au Collège des Jésuites, Jules d'Haberville et Arché de Locheil, appelés à faire leur entraînement militaire, l'un en France, l'autre en Angleterre.

Le trajet, de la Pointe-Lévis à Saint-Jean Port-Joli, est long et le chemin du roi affreux à ce moment de l'année "où il y a autant de terre que de neige et de glace, où de nombreux ruisseaux débordés interceptent souvent la route à parcourir". Après la traversée du fleuve, José a attelé son solide cheval normand sur le traîneau sans lisses, seul véhicule utilisable en la saison, et les voyageurs prennent la route. Ils sont à Beaumont, en vue de l'Île d'Orléans. De Locheil veut savoir pourquoi on l'appelle l'île des sorciers. José donne la réponse en racontant l'aventure qui arriva à son défunt père.

Attention! Son défunt père savait caresser la bouteille. Une nuit, revenant d'une veillée à la Pointe-Lévis, il voulut tromper la fatigue et prit plusieurs rasades. N'en pouvant plus, il arrête l'attelage. L'endormitoire le saisit. Nous devons à son cauchemar deux récits fantastiques: Une nuit avec les sorciers et La Corriveau qui occupent la majeure partie des chapitres trois et quatre des Anciens Canadiens.

- Si vous voulez me le permettre, mes jeunes messieurs, c'est moi qui vous tirerais bien vite d'embarras, en vous contant ce qui est arrivé à mon défunt père, qui est mort.

- Oh! conte-nous cela, José; conte-nous ce qui est arrivé à ton défunt père, qui est mort, s'écria Jules, en accentuant fortement les trois derniers mots.

- Oui, mon cher José, dit de Locheil, de grâce faites-nous ce plaisir.

- Ca me coûte pas mal, reprit José, car, voyez-vous, je n'ai pas la belle accent, ni la belle orogane (organe) du cher défunt. Quand il nous contait ses tribulations dans les veillées, tout le corps nous en frissonnait comme des fiévreux, que ça faisait plaisir à voir; mais, enfin, je ferai de mon mieux pour vous contenter.

Si donc qu'un jour, mon défunt père, qui est mort, avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous; il s'était même diverti, comme qui dirait, à pintoche tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévi: il aimait un peu la goutte, le brave et honnête homme! à telle fin qu'il portait toujours, quand il voyageait, un flacon d'eau-de-vie dans son sac de loup-marin; il disait que c'était le lait des vieillards.

Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, que nous avons passées tantôt, l'endormitoire le prit. Après tout, ce que se dit mon défunt père, un homme n'est pas un chien! faisons un somme; ma guevalle et moi nous nous en trouverons mieux. Si donc, qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec ses cordeaux, et lui dit: Tiens, mignonne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau: bon-soir.

Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure. Il regarde donc les trois Rois au sud, le Chariot au nord, et il en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit être couché.

Il lui sembla cependant tout-à-coup que l'île d'Orléans était tout en feu. Il saute un fossé, s'occote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde. . . Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fi-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. A force de regarder, ses yeux, qui étaient pas mal troublés, s'éclaircirent, et il vit un drôle de spectacle: c'était comme des manières (espèces) d'hommes, une curieuse engeance tout de même. Ca avait bin une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'une aune de long. Puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps pour la peine d'en parler. Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles. Ca n'avait presque pas de chair: c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gars (garçons) avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinoféroce d'un bon pied de long comme on en voit, monsieur Arché, dans votre beau livre d'images de l'histoire surnaturelle. Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle: c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent: c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos, et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.

Ce qu'il y avait de drôle, c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de fantômes. Ceux qui n'avaient qu'un seul oeil au milieu du front, comme ces cyclopes (cyclopes) dont votre oncle le chevalier, M. Jules, qui est un savant, lui, nous lisait dans un gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il appelle son Vigile; ceux donc qui n'avaient qu'un seul oeil, tenaient par la griffe deux acolytes qui avaient bin, eux, les damnés, tous leurs yeux. De tous ces yeux sortaient des flammes qui éclairaient l'île d'Orléans comme en plein jour. Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour leurs voisins, qui étaient, comme qui dirait, borgnes; ils les saluaient, s'en rapprochaient, se trémoussaient les bras et les jambes, comme des chrétiens qui font le carré d'un menuette (menuet).

Les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la tête. Ce fut bin pire quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant changer de place, et à entonner, d'une voix enrouée comme des boeufs qu'on étrangle, la chanson suivante:

Allons, gai, compèr' lutin!
Allons, gai, mon cher voisin!
Allons, gai, compèr! qui fouille,
Compèr! crétin la grenouille!
Des chrétiens, des chrétiens,
J'en frons un bon festin.

- Ah! les misérables carnibales (cannibales), dit mon défunt père, voyez si un honnête homme peut être un moment sûr de son bien. Non content de m'avoir volé ma plus belle chanson que je réservais toujours pour la dernière dans les noces et les festins, voyez comme ils me l'ont étriquée! c'est à ne plus s'y reconnaître. Au lieu de bon vin, ce sont des chrétiens dont ils veulent se régaler, les indignes.!

Et puis après, les sorciers continuèrent leur chanson infernale, en regardant mon défunt père et en le couchant en joue avec leurs grandes dents de rhinoféroce.

Ah! viens donc, compèr! François,
Ah! viens donc, tendre porquet!
Dépêch!-toi, compè! l'andouille,
Compèr! boudin, la citrouille;
Du Français, du Français,
J'en fr!ons un bon saloi (saloir)

- Tout ce que je peux vous dire pour le moment, mes mignons, leur cria mon défunt père, c'est que si vous ne mangez jamais d'autre

lard que celui que je porterai, vous n'aurez pas besoin de dégraisser votre soupe.

Les sorciers paraissaient cependant attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière; mon défunt père regarde itou (aussi). Qu'est-ce qu'il aperçoit sur le coteau? un grand diable bâti comme les autres, mais aussi long que le clocherde Saint-Michel, que nous avons passé tout à l'heure. Au lieu de bonnet pointu, il portait un chapeau à trois cornes, surmonté d'une épinette en guise de plumet. Il n'avait bin qu'un oeil, le gredin qu'il était; mais ça en valait une douzaine: c'était, sans doute, le tambour major du régiment, car il tenait, d'une main, une marmite deux fois aussi grosse que nos chaudrons à sucre, qui tiennent vingt gallons; et, de l'autre, un battant de cloche qu'il avait volé, je crois, le chien d'hérétique, à quelque église avant la cérémonie du baptême. Il frappe un coup sur la marmite, et tous ces insécrables (exécrables) se mettent à rire, à sauter, à se trémousser, en branlant la tête du côté de mon défunt père, comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux.

- Vous attendrez longtemps, mes brebis, pensait à part lui mon défunt père, dont les dents claquaient dans la bouche comme un homme qui a les fièvres tremblantes, vous attendrez longtemps, mes doux agneaux; il y a de la presse de quitter la terre du bon Dieu pour celle des sorciers!

Tout à coup le diable géant entonne une ronde infernale, en s'accompagnant sur la marmite, qu'il frappait à coups pressés et redoublés, et tous les diables partent comme des éclairs; si bien qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île. Mon pauvre défunt père était si embêté de tout ce vacarme, qu'il ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde; et les voici:

C'est notre terre d'Orléans (bis)
Qu'est le pays des beaux enfants
 Toure-loure;
 Dansons à l'entour,
 Toure-loure;
 Dansons à l'entour.

Venez tous en survenants (bis)
Sorciers, lézards, crapauds, serpents
 Toure-loure;
 Dansons à l'entour,
 Toure-loure;
 Dansons à l'entour.

Venez tous en survenants (bis)
Impies, athées et mécréants,
 Toure-loure;
Dansons à l'entour,
 Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Les sueurs abîmaient mon défunt père; il n'était pas pourtant
au plus creux de ses traverses.

Mais, ajouta José, j'ai faim de fumer; et, avec votre permission,
mes messieurs, je vais battre le briquet.

4 – LA CORRIVEAU

José n'était pas à bout d'haleine, mais il était aussi bon fumeur. Il demande à Jules et à Arché la permission de "battre le briquet". Jules le permet d'autant plus volontiers que lui-même a une autre faim: "Il est quatre heures à mon estomac, heure de la collation au collège. Nous allons manger un morceau". Après la pause, José reprend la parole et raconte la légende de La Corriveau.

La Corriveau est l'histoire d'un fait divers qui remonte à 1764. Une femme a assassiné son mari et a fini par payer pour son forfait. Le crime donna lieu à deux procès. Dans le premier, c'est le père de La Corriveau qui fut accusé et condamné. Mais un deuxième procès suivit bientôt: La Corriveau s'avoua coupable et fut pendue dans une cage de fer. Une vieille pénalité anglaise qui visait à réduire la délinquance.

La Corriveau, pendue à Pointe Lévis, resta quarante jours dans sa cage de fer. L'effet produit sur l'imagination populaire fut énorme. Le fait divers devint légende. Certaines versions sont allées jusqu'à rendre La Corriveau responsable de la mort de sept maris! Rien d'étonnant que Philippe Aubert de Gaspé ait voulu, utilisant cette légende, dilater le fantastique des Anciens Canadiens. C'est le quatrième chapitre du roman.

- Ce n'est pas un conte de curé, reprit vivement José; mais c'est aussi vrai que quand il nous parle dans la chaire de vérité: car mon défunt père ne mentait jamais.

- Nous vous croyons, mon cher José, dit de Locheill; mais continuez, s'il vous plaît, votre charmante histoire.

- Si donc, dit José, que le défunt père, tout brave qu'il était, avait une fichue peur, que l'eau lui dégouttait par le bout du nez, gros comme une paille d'avoine. Il était là, le cher homme, les yeux plus grands que la tête, sans oser bouger. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui le tic tac qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route; mais il avait trop de besogne par-devant, sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches, comme des griffes d'ours, qui lui serrent les épaules; il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grapignait amont lui. Elle avait passé les

maines à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait de lui grimper sur le dos; mais la cage était pesante, et, à chaque élan qu'elle prenait, elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant les épaules de mon pauvre défunt père, qui pliait sous le fardeau. S'il ne s'était pas tenu solidement avec ses deux mains à la clôture, il aurait écrasé sous la charge. Mon pauvre défunt père était si saisi d'horreur, qu'on aurait entendu l'eau qui lui coulait de la tête tomber sur la clôture, comme des grains de gros plomb à canard.

- Mon cher François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me mener danser avec mes amis de l'île d'Orléans.

- Ah! satanée brigue de chienne! cria mon défunt père (c'était le seul jurement dont il usait, le saint homme, et encore dans les grandes traverses).

- Diable, dit Jules, il me semble que l'occasion était favorable! quant à moi, j'aurais juré comme un païen.

- Et moi, reprit Arché, comme un Anglais.

- Je croyais avoir pourtant beaucoup dit, répliqua d'Haberville.

- Tu es dans l'erreur, mon cher Jules! Il faut cependant avouer que messieurs les païens s'en acquittaient passablement, mais les Anglais! Le Roux qui, après sa sortie du collège, lisait tous les mauvais livres qui lui tombaient sous la main, nous disait, si tu t'en souviens, que ce polisson de Voltaire, comme mon oncle le Jésuite l'appelait, avait écrit dans un ouvrage qui traite d'événements arrivés en France sous le règne de Charles VII, lorsque ce prince en chassait ces insulaires, maîtres de presque tout son royaume; Le Roux nous disait que Voltaire avait écrit que "tout Anglais jure". Eh bien, mon fils, ces événements se passaient vers 1445; disons qu'il y ait trois cents ans depuis cette époque mémorable et juge toi-même quels jurons formidables une nation d'humeur morise peut avoir inventés pendant l'espace de trois siècles!

- Je rends les armes, dit Jules; mais continue, mon cher José.

- Satanée bigre de chienne, lui dit mon défunt père, est-ce pour me remercier de mon dépréfundi et de mes autres bonnes prières que tu veux me mener au sabbat? je pensais bien que tu en avais, au petit moins, pour trois ou quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Tu n'avais tué que deux maris: c'était une misère! aussi ça me faisait encore de la peine, à moi qui ai toujours eu le coeur tendre pour la

créature, et je me suis dit: Il faut lui donner un coup d'épaule; et c'est là ton remerciement, que tu veux monter sur les miennes pour me traîner en enfer comme un hérétique!

- Mon cher François, dit la Corriveau, mène-moi danser avec mes bons amis; et elle cognait sa tête sur celle de mon défunt père, que le crâne lui résonnait comme une vessie sèche pleine de cailloux.

- Tu peux être sûre, dit mon défunt père, satanée bigre de fille de Judas l'Escariot, que je vais te servir de bête de somme pour te mener danser au sabbat avec tes jolis mignons d'amis!

- Mon cher François, répondit la sorcière, il m'est impossible de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien.

- Passe comme tu pourras, satanée pendue, que lui dit mon défunt père; passe comme tu pourras: chacun son affaire. Oh! oui! compte que je t'y mènerai danser avec tes chers amis, mais ça sera à poste de chien comme tu es venue, je ne sais comment, en traînant ta belle cage qui aura déraciné toutes les pierres et tous les cailloux du chemin du roi, que ça sera un scandale, quand le grand voyer passera ces jours ici, de voir un chemin dans un état si piteux! Et puis, ça sera le pauvre habitant qui pâtira, lui, pour tes fredaines, en payant l'amende pour n'avoir pas entretenu son chemin d'une manière convenable!

Le tambour-major cesse enfin tout à coup de battre la mesure sur sa grosse marmite. Tous les sorciers s'arrêtent et poussent trois cris, trois hurlements, comme font les sauvages quand ils ont chanté et dansé "la guerre", cette danse et cette chanson par lesquelles ils préludent toujours à une expédition guerrière. L'île en est ébranlée jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord s'en saisissent, et les échos les répètent jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.

Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le petit moins, la fin du monde et le jugement dernier.

Le géant au plumet d'épinette frappe trois coups; et le plus grand silence succède à ce vacarme infernal. Il élève le bras du côté de mon défunt père, et lui crie d'une voix de tonnerre: Veux-tu bien te dépêcher, chien de paresseux, veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie? Nous n'avons plus que quatorze mille quatre cents rondes à faire autour de l'île avant le chant du coq: veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement?

- Va-t'en à tous les diables d'où tu sors, toi et les tiens, lui cria mon défunt père, perdant enfin toute patience.

- Allons, mon cher François, dit la Corriveau, un peu de complaisance! tu fais l'enfant pour une bagatelle; tu vois pourtant que le temps presse: voyons, mon fils, un petit coup de collier.

- Non, non, fille de Satan! dit mon défunt père. Je voudrais bien que tu l'eusses encore le beau collier que le bourreau t'a passé autour du cou, il y a deux ans: tu n'aurais pas le sifflet si affilé.

Pendant ce dialogue, les sorciers de l'île reprenaient leur refrain:

Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

- Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat. Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

- Comment, dirent les jeunes gens, elle étrangla votre pauvre défunt père?

- Quand je dis étranglé, il n'en valait guère mieux, le cher homme, reprit José, car il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait: qué-tu?

- Ah ça! dit mon défunt père, je ne suis donc point en enfer, puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu! Il risque un oeil, puis un autre, et voit qu'il fait grand jour; le soleil lui reluisait sur le visage.

Le petit oiseau, perché sur une branche voisine, criait toujours: qué-tu?

Mon cher petit enfant, dit mon défunt père, il m'est malaisé de répondre à ta question, car je ne sais trop qui je suis ce matin: hier encore je me croyais un brave et honnête homme craignant Dieu; mais j'ai eu tant de traverses cette nuit, que je ne saurais assurer si c'est bien moi, François Dubé, qui suis ici présent en corps et en âme. Et puis il se mit à chanter, le cher homme:

Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Il était encore à moitié ensorcelé. Si bien toujours, qu'à la fin il s'aperçut qu'il était couché de tout son long dans un fossé ouy il y avait heureusement plus de vase que d'eau, car sans cela mon pauvre défunt père, qui est mort comme un saint, entouré de tous ses parents et amis, et muni de tous les sacrements de l'Eglise, sans en manquer un, aurait trépassé sans confession, comme un orignal au fond des bois, sauf le respect que je lui dois et à vous, mes jeunes messieurs. Quand il se fut déhâlé du fossé où il était serré comme dans une étoc (étau), le premier objet qu'il vit fut son flacon sur la levée du fossé; ça lui anima un peu le courage. Il étendit la main pour prendre un coup; mais bernique! Il était vide! La sorcière avait tout bu.

...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...

...
...
...

...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...

...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...
...the ... of the ...

...
...
...

5 —DAVI LAROUCHE

Chapitre sixième des Anciens Canadiens. Sur la route de Saint-Thomas à Port-Joli. Les voyageurs ont quitté Saint-Thomas où la débacle de la Rivière du Sud a tenu d'abord la manchette de l'actualité avec le sauvetage dramatique de Dumais grâce à l'intervention aussi habile que courageuse d'Arché. Puis, il y a eu grand souper chez le seigneur de Beaumont. Maintenant, il faut franchir encore six lieues avant d'atteindre le manoir d'Haberville à pied, souligne le récit "pestant contre la pluie qui avait fait disparaître les derniers vestiges de neige et de glace". La savane du Cap Saint-Ignace fut intolérable: on enfonça jusqu'aux genoux, il fallut dépêtrer le cheval qui s'embourbait jusqu'au ventre. Jules, le plus impatient, répétait sans cesse: "si j'eusse commandé au temps, nous n'aurions pas eu cette pluie de tous les diables qui a converti les chemins en autant de marécages". José branlait la tête. Jules le remarque et demande explication. José raconte l'histoire de Davi Larouche.

- Il est bon de vous dire, fit celui-ci, qu'un nommé Davi Larouche était établi, il y a longtemps de ça, dans la paroisse de Saint-Roch. C'était un assez bon habitant, ni trop riche, ni trop pauvre: il tenait le mitant. Il me ressemblait le cher homme, il n'était guère futé; ce qui ne l'empêchait pas de rouler proprement parmi le monde.

Si donc que Davi se lève un matin plus de bonne heure que de coutume, va faire son train aux bâtiments (étable, écurie), revient à la maison, se fait la barbe comme un dimanche, et s'habille de son mieux.

- Où vas-tu, mon homme? que lui dit sa femme, comme tu t'es mis faraud! Vas-tu voir les filles?

Vous entendez que tout ce qu'elle en disait était histoire de farce: elle savait bien que son mari était honteux avec les femmes, et point carnassier pour la créature; mais la Têque (Thècle) tenait de son oncle Bernuchon Castonguay, le plus facieux (facétieux) corps de toute la côte du sud. Elle disait souvent en montrant son ami: Vous voyez ben ce grand hébété-là (vous l'excuserez, dit José, ce n'était guère poli d'une femme à son mari), eh bien! il n'aurait jamais eu le courage de me demander en mariage, moi, la plus jolie créature de la paroisse, si je n'avais fait au moins la moitié du chemin; et, pourtant, les yeux lui en flambaient dans la tête quand il me voyait! J'eus donc compassion de lui,

car il ne se pressait guère; il est vrai que j'étais un peu plus pressée que lui: il avait quatre bons arpents de terre sous les pieds, et moi je n'avais que mon gentil corps.

Elle mentait un peu, la farceuse, ajouta José: elle avait une vache, une taure d'un an, six mères moutonnes, son rouet, un coffre si plein de hardes qu'il fallait y appuyer le genou pour le fermer; et dans ce coffre cinquante beaux francs.

- J'eus donc compassion, dit-elle, un soir qu'il veillait chez nous, tout honteux dans un coin, sans oser m'accoster! je sais bien que tu m'aimes, grand bêta: parle à mon père, qui t'attend dans le cabinet, et mets les bans à l'église. Là-dessus, comme il était rouge comme un coq d'Inde, sans bouger pourtant, je le poussai par les épaules dans le cabinet. Mon père ouvre une armoire, tire le flacon d'eau-de-vie pour l'enhardir: eh bien! malgré toutes ces avances, il lui fallut trois coups dans le corps pour lui délier la langue.

Si donc, continua José, que la Thèque dit à son mari: Où vas-tu, mon homme, tu es si faraud? vas-tu voir les filles? prends garde à toi; si tu fais des averdingles (fredaines), je te repasserai en saindoux.

- Tu sais ben que non, fit Larouche en lui ceinturant les reins d'un petit coup de fouet par façon de risée; nous voici à la fin de mars, mon grain est tout battu, je m'en vais porter ma dîme au curé.

- Tu fais bien mon homme, que lui dit sa femme, qui était une bonne chrétienne: il faut rendre au bon Dieu ce qui nous vient de lui.

Larouche charge donc ses poches sur son traîneau, jette un charbon sur sa pipe, saute sur la charge, et s'en va tout joyeux.

Comme il passait un petit bois, il fit rencontre d'un voyageur qui sortait par un sentier de traverse. Cet étranger était un grand bel homme d'une trentaine d'années. Une longue chevelure blonde lui flotait sur les épaules; ses beaux yeux bleus avaient une douceur angélique, et toute sa figure, sans être positivement triste, était d'une mélancolie empreinte de compassion. Il portait une longue robe bleue nouée avec une ceinture. Larouche disait n'avoir jamais rien vu de si beau que cet étranger; que la plus belle créature était laide en comparaison.

- Que la paix soit avec vous, mon frère, lui dit le voyageur.

- Je vous remercie toujours de votre souhait, reprit Davi; une bonne parole n'écorche pas la bouche; mais c'est pourtant ce qui presse

le moins. Je suis en paix, Dieu merci, avec tout le monde: j'ai une excellente femme, de bons enfants, je fais un ménage d'ange, tous mes voisins m'aiment: je n'ai donc rien à désirer de ce côté-là.

- Je vous en félicite, dit le voyageur. Votre voiture est bien chargée; où allez-vous si matin?

- C'est ma dîme que je porte à mon curé.

- Il paraît alors, reprit l'étranger, que vous avez eu une bonne récolte, ne payant qu'un seul minot de dîme par vingt-six minots que vous récoltez.

- Assez bonne, j'en conviens; mais si j'avais eu du temps à souhait et à ma guise, ça aurait été bien autre chose.

- Vous croyez? dit le voyageur.

- Si j'y crois! il n'y a pas de doute, répliqua Davi.

- Eh bien, dit l'étranger, vous aurez maintenant le temps que vous souhaiterez; et grand bien vous fasse.

Après avoir ainsi parlé, il disparut au pied d'un petit coteau.

- Mais, pensait toujours Larouche en lui-même, s'il y a des mauvaises gens qui courent les campagnes pour jeter des ressorts, je n'ai jamais entendu parler de saints ambulants qui parcouraient le Canada pour nous faire des miracles. Après tout, ce n'est pas mon affaire: je n'en parlerai à personne; et nous verrons le printemps prochain.

L'année suivante, vers le même temps, Davi, tout honteux, se lève à la sourdine, longtemps avant le jour, pour porter sa dîme au curé. Il n'avait besoin, ni de cheval ni de voiture: il la portait toute à la main dans son mouchoir.

Au soleil levant, il fit encore rencontre, à la même place, de l'étranger qui lui dit:

- Que la paix soit avec vous, mon frère!

- Jamais souhait ne vint plus à propos, répondit Larouche, car je crois que le diable est entré dans ma maison, où il tient son sabbat jour et nuit; ma femme me dévore depuis le matin jusqu'au soir, mes enfants

me boudent, quand ils ne font pas pis; et tous mes voisins sont déchaînés contre moi.

- J'en suis bien peiné, dit le voyageur; mais que portez-vous dans ce petit paquet?

- C'est ma dîme, reprit Larouche d'un air chagrin.

- Il me semble pourtant, dit l'étranger, que vous avez toujours eu le temps que vous avez souhaité?

- J'en conviens, dit Davi; quand j'ai demandé du soleil, j'en ai eu; quand j'ai souhaité de la pluie, du vent, du calme, j'en avais; et cependant rien ne m'a réussi. Le soleil brûlait le grain, la pluie le faisait pourrir, le vent le renversait, et le calme amenait la gelée pendant la nuit. Tous mes voisins se sont élevés contre moi: on me traitait de sorcier qui attirait la malédiction sur leurs récoltes. Ma femme même commença à me montrer de la méfiance, et a fini par se répandre en reproches et en invectives contre moi. En un mot, c'est à en perdre l'esprit.

- C'est ce qui vous prouve, mon frère, dit le voyageur, que votre vœu était insensé; qu'il faut toujours se fier à la providence du bon Dieu qui sait mieux que l'homme ce qui lui convient. Ayez confiance en elle et vous verrez que vous n'aurez pas l'humiliation de porter votre dîme dans un mouchoir.

Après ces paroles, l'étranger disparut encore au pied du même coteau.

Larouche se le tint pour dit, et accepta ensuite, avec reconnaissance le bien que le bon Dieu lui faisait, sans se mêler de vouloir régler les saisons.

6 — LA LEGENDE DE MADAME D'HABERVILLE

On est triste au manoir d'Haberville, à la pensée que dans trois jours Jules et Arché seront sur le vaisseau faisant voile vers l'Europe. On prend un diner d'adieu auquel ont été invités le curé de Port-Joli et M. Egmon. Le curé amorce la conversation: il appréhende l'approche d'une invasion anglaise. L'oncle Raoul, optimiste, compte sur la bravoure irrésistible du soldat canadien. Arché intervient: "Méfiez-vous du Bull-dog anglais, il ne démissionne jamais. S'il veut le Canada, il fera l'impossible pour l'avoir". "Tant mieux, dit Jules, ça me donnera l'occasion d'apporter ma part à la victoire". Un terrible orage électrique assombrit un moment le repas et passe comme un noir présage. Arché reviendra-t-il, comme il le désire, combattre à côté de son ami?

Après le souper, Jules demande à sa mère de raconter une des légendes qui ont bercé son enfance. Madame d'Haberville accepte.

- Je n'ai rien à refuser à mon fils, dit madame d'Haberville. Et elle commença la légende qui suit:

Une mère avait une enfant unique: c'était une petite fille blanche comme le lis de la vallée, dont les beaux yeux d'azur semblaient se porter sans cesse de sa mère au ciel et du ciel à sa mère pour se fixer ensuite au ciel. Qu'elle était fière et heureuse cette tendre mère, lorsque dans ses promenades chacun la complimentait sur la beauté de son enfant, sur ses joues aussi vermeilles que la rose qui vient d'éclore, sur ses cheveux aussi blonds, aussi doux que les filaments du lin dans la filerie, et qui tombaient en boucles gracieuses sur ses épaules! Oh! oui; elle était bien fière et heureuse cette bonne mère.

Elle perdit pourtant un jour l'enfant qu'elle idolâtrait; et, comme la Rachel de l'Ecriture, elle ne voulait pas être consolée. Elle passait une partie de la journée dans le cimetière, enlaçant de ses deux bras la petite tombe où dormait son enfant. Elle l'appelait de sa voix la plus tendre, et folle de douleur, elle s'écriait:

- Emma! ma chère Emma! c'est ta mère qui vient te chercher pour te porter dans ton petit berceau, où tu seras couchée si chaudement! Emma! ma chère Emma! tu dois avoir bien froid sous cette terre humide!

Et elle prêtait l'oreille en la collant sur la pierre glacée, comme si elle eût attendu une réponse. Elle tressaillait au moindre bruit, et se prenait à sangloter en découvrant que c'étaient les murmures de saule pleureur agité par l'aquilon. Et les passants disaient:

- L'herbe du cimetière, sans cesse arrosée par les larmes de la pauvre mère, devrait être toujours verte, mais ses larmes sont si amères qu'elles la dessèchent comme le soleil ardent du midi après une forte averse.

Elle pleurait assise sur les bords du ruisseau où elle l'avait menée si souvent jouer avec les cailloux et les coquilles du rivage; où elle avait lavé tant de fois ses petits pieds dans ses ondes pures et limpides. Et les passants disaient:

- La pauvre mère verse tant de larmes qu'elle augmente le cours du ruisseau!

Elle rentrait chez elle pour pleurer dans toutes les chambres où elle avait été témoin des ébats de son enfant. Elle ouvrait une valise dans laquelle elle conservait précieusement tout ce qui lui avait appartenu: ses hardes, ses jouets, la petite coupe de vermeil dans laquelle elle lui avait donné à boire pour la dernière fois. Elle saisissait d'une main convulsive un de ses petits souliers, l'embrassait avec passion, et ses sanglots auraient attendri un cœur de diamant.

Elle passait une partie de la journée dans l'église du village à prier, à supplier Dieu de faire un miracle, un seul miracle pour elle: de lui rendre son enfant! Et la voix de Dieu semblait lui répondre:

- Comme le saint roi David, tu iras trouver ton enfant un jour; mais lui ne retournera jamais vers toi.

Elle s'écria alors:

- Quand donc, mon Dieu! quand aurai-je ce bonheur?

Elle se traînait au pied de la statue de la sainte Vierge, cette mère des grandes douleurs; et il lui semblait que les yeux de la madone s'attristaient, et qu'elle y lisait cette douloureuse sentence:

Souffre comme moi avec résignation, ô fille d'Eve! jusqu'au jour glorieux où tu seras récompensée de toutes tes souffrances.

Et la pauvre mère s'écriait de nouveau:

- Quand donc! ma bonne sainte Vierge, arrivera ce jour béni?

Elle arrosait le plancher de ses larmes, et s'en retournait chez elle en gémissant.

La pauvre mère, après avoir prié un jour avec plus de ferveur encore que de coutume, après avoir versé des larmes plus abondantes, s'endormit dans l'église: l'épuisement amena, sans doute, le sommeil. Le bedeau ferma l'édifice sacré sans remarquer sa présence. Il pouvait être près de minuit lorsqu'elle s'éveilla: un rayon de lune, qui éclairait le sanctuaire, lui révéla qu'elle était toujours dans l'église. Loin d'être effrayée de sa solitude, elle en ressentit de la joie: si ce sentiment pouvait s'allier avec l'état souffrant de son pauvre coeur!

- Je vais donc prier, dit-elle, seule avec mon Dieu! seule avec la bonne Vierge! seule avec moi-même!

Comme elle allait s'agenouiller, un bruit sourd lui fit lever la tête: c'était un vieillard, qui, sortant d'une des portes latérales de la sacristie, se dirigeait, un cierge allumé à la main, vers l'autel. Elle vit, avec surprise, que c'était un ancien bedeau du village, mort depuis vingt ans. La vue de ce spectre ne lui inspira aucune crainte: tout sentiment semblait éteint chez elle, si ce n'est celui de la douleur. Le fantôme monta les marches de l'autel, alluma les cierges, et fit les préparations usitées pour célébrer une messe de requiem. Lorsqu'il se retourna, ses yeux lui parurent fixes et sans expression, comme ceux d'une statue. Il rentra dans la sacristie, et reparut presque aussitôt; mais cette fois précédant un vénérable prêtre portant un calice et revêtu de l'habit sacerdotal d'un ministre de Dieu qui va célébrer le saint sacrifice. Ses grands yeux démesurément ouverts étaient empreints de tristesse; ses mouvements ressemblaient à ceux d'un automate qu'un mécanisme secret faisait mouvoir. Elle reconnut en lui le vieux curé, mort aussi depuis vingt ans, qui l'avait baptisée et lui avait fait faire sa première communion. Loin d'être frappée de stupeur à l'aspect de cet hôte de la tombe, loin d'être épouvantée de ce prodige, la pauvre mère, toute à sa douleur, pensa que son vieil ami, touché de son désespoir, avait brisé les liens du linceul pour venir offrir une dernière fois pour elle le saint sacrifice de la messe; elle pensa que ce bon pasteur qui l'avait consolée tant de fois, venait à son secours dans ses angoisses maternelles.

Tout était grave, morne, lugubre, sombre et silencieux pendant cette messe célébrée et servie par la mort. Les cierges mêmes jetaient une lumière pâle comme celle d'une lampe qui s'éteint. A l'instant où la cloche du sanctus, rendant un son brisé comme celui des os que casse le fossoyeur dans un vieux cimetière, annonçait que le Christ allait descendre sur l'autel, la porte de la sacristie s'ouvrit de nouveau et donna

passage à une procession de petits enfants, qui, marchant deux à deux, défilèrent, après avoir traversé le chœur, dans l'allée du côté de l'épître. Ces enfants, dont les plus âgés paraissaient avoir à peine six ans, portaient des couronnes d'immortelles, et tenaient dans leurs mains, les uns des corbeilles pleines de fleurs, et des petits vases remplis de parfums, les autres des petites coupes d'or et d'argent contenant une liqueur transparente. Ils s'avançaient tous d'un pas léger, et la joie rayonnait sur leurs visages célestes. Une seule, une petite fille, à l'extrémité de la procession, semblait suivre les autres péniblement, chargée qu'elle était de deux immenses seaux qu'elle traînait avec peine. Ses petits pieds, rougis par la pression, ployaient sous le fardeau, et sa couronne d'immortelles paraissait flétrie. La pauvre mère voulut tendre les bras, pousser une acclamation de joie en reconnaissant sa petite fille, mais ses bras et sa langue se trouvèrent paralysés. Elle vit défiler tous ces enfants près d'elle dans l'allée du côté de l'Evangile, et en reconnut plusieurs que la mort avait récemment moissonnés. Lorsque sa petite fille, ployant sous le fardeau, passa aussi à ses côtés, elle remarqua qu'à chaque pas qu'elle faisait, les deux seaux, qu'elle traînait avec tant de peine, arrosaient le plancher de l'eau dont ils étaient remplis jusqu'au bord. Les yeux de l'enfant, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de sa mère, exprimèrent la tristesse, ainsi qu'une tendresse mêlée de reproches. La pauvre femme fit un effort pour l'enlacer dans ses bras, mais perdit connaissance. Lorsqu'elle revint de son évanouissement, tout avait disparu.

Dans un monastère, à une lieue du village, vivait un cénobite qui jouissait d'une grande réputation de sainteté.

Ce saint vieillard ne sortait jamais de sa cellule que pour écouter avec indulgence les pénibles aveux des pécheurs, ou pour secourir les affligés. Il disait aux premiers:

- Je connais la nature corrompue de l'homme, ne vous laissez pas abattre; venez à moi avec confiance et courage chaque fois que vous retomberez; et chaque fois, mes bras vous seront ouverts pour vous relever.

Il disait aux seconds:

- Puisque Dieu, qui est si bon vous impose la souffrance, c'est qu'il vous réserve des joies infinies.

Il disait à tous:

- Si je faisais l'aveu de ma vie, vous seriez étonnés de voir en moi

un homme qui a été le jouet des passions les plus effrénées, et mes malheurs vous feraient verser des torrents de larmes!

La pauvre mère se jeta en sanglotant aux pieds du saint moine et lui raconta le prodige dont elle avait été témoin. Le compatissant vieillard, qui connaissait à fond la nature humaine, n'y vit qu'une occasion favorable de mettre un terme à cette douleur qui surpassait tout ce que sa longue expérience lui avait appris des angoisses maternelles.

- Ma fille, ma chère fille, lui dit-il, notre imagination surexcitée nous rend souvent le jouet d'illusions qu'il faut presque toujours rejeter dans le domaine des songes; mais l'Eglise nous enseigne aussi que des prodiges semblables à celui que vous me racontez peuvent réellement avoir lieu. Ce n'est pas à nous, êtres stupides et ignorants, à poser des limites à la puissance de Dieu. Ce n'est pas à nous à scruter les décrets de celui qui a saisi les mondes dans ses mains puissantes et les a lancés dans des espaces infinis. J'accepte donc la vision telle qu'elle vous est apparue; et l'admettant, je vais vous l'expliquer. Ce prêtre, sorti de la tombe pour dire une messe de requiem, a sans doute obtenu de Dieu la permission de réparer une omission dans l'exercice de son ministère sacré; et ce bedeau, par oubli ou négligence, en avait probablement été la cause. Cette procession de jeunes enfants couronnés d'immortelles, signifie ceux qui sont morts sans avoir perdu la grâce de leur baptême. Ceux qui portaient des corbeilles de fleurs, des vases où brûlaient les parfums les plus exquis, sont ceux que leurs mères, résignées aux décrets de la Providence, ont offerts à Dieu, sinon avec joie, ce qui n'est pas naturel, du moins avec résignation, en pensant qu'ils échangeaient une terre de misère pour la céleste patrie, où, près du trône de leur créateur, ils chanteront ses louanges pendant toute une éternité. Dans les petites coupes d'or et d'argent étaient les larmes que la nature, avare de ses droits, avait fait verser aux mères qui, tout en faisant un cruel sacrifice, s'étaient écriées comme le saint homme Job: Mon Dieu, vous me l'avez donné; mon Dieu! vous me l'avez ôté: que votre saint nom soit béni!

La pauvre mère, toujours agenouillée, buvait avec ses larmes chacune des paroles qui tombaient des lèvres du saint vieillard. Comme Marthe s'écriant aux pieds du Christ: "Si vous eussiez été ici, Seigneur, mon frère ne serait pas mort; mais, je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez"; elle répétait dans sa foi ardente: - Si vous eussiez été près de moi, mon père, ma petite fille ne serait pas morte, mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Le bon religieux se recueillit un instant et pria Dieu de l'inspirer.

C'était alors une sentence de vie ou de mort qu'il allait prononcer sur cette mère qui paraissait inconsolable. Il fallait frapper un grand coup, un coup qui la ramenât à des sentiments plus raisonnables, ou qui brisât à jamais ce coeur prêt à éclater. Il prit les mains de la pauvre femme dans ses mains sèches et crispées par l'âge, les serra avec tendresse, et lui dit de sa voix la plus douce :

- Vous aimiez donc bien l'enfant que vous avez perdue ?

- Si je l'aimais, mon père ! Oh ! mon Dieu ! quelle question !

Et comme une insensée, elle se roula en gémissant aux pieds du vieillard. Puis se relevant tout à coup, elle saisit le bas de sa soutane, et lui cria d'une voix brisée par les sanglots :

- Vous êtes un saint, mon père : mon enfant ! rendez-moi mon enfant, ma petite Emma !

- Oui, dit le moine, vous aimiez bien votre enfant : vous auriez fait beaucoup pour lui épargner une douleur, même la plus légère ?

- Tout, tout, mon père, s'écria la pauvre femme ; je me serais roulée sur des charbons ardents pour lui épargner une petite brûlure.

- Je le crois, dit le moine ; et vous l'aimez sans doute encore ?

- Si je l'aime, bonté divine ! dit la pauvre mère en se relevant d'un bond, comme mordue au coeur par une vipère ; si je l'aime ! on voit bien, prêtre, que vous ignorez l'amour maternel, puisque vous croyez que la mort même puisse l'anéantir.

Et, tremblant de tout son corps, elle versa de nouveau un torrent de larmes.

- Retirez-vous, femme, dit le vieillard d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre sévère ; retirez-vous, femme qui êtes venue m'en imposer ; retirez-vous, femme qui mentez à Dieu et à son ministre. Vous avez vu votre petite fille ployant sous le fardeau de vos larmes, qu'elle a recueillies goutte à goutte, et vous me dites encore que vous l'aimez ! Elle est ici dans ce moment, près de vous, continuant sa pénible besogne : et vous me dites que vous l'aimez ! Retirez-vous, femme, car vous mentez à Dieu et à son ministre.

Les yeux de cette pauvre mère s'ouvrirent comme après un songe oppressif ; elle avoua que sa douleur avait été insensée, et en demanda pardon à Dieu.

- Allez en paix, reprit le saint vieillard, priez avec résignation et le calme se fera dans votre âme.

Elle raconta, quelques jours après, au bon moine, que sa petite fille, toute rayonnante de joie et portant une corbeille de fleurs, lui était apparue en songe pour la remercier de ce qu'elle avait cessé de verser des larmes qu'elle aurait été condamnée à recueillir. Cette excellente femme, qui était riche, consacra le reste de ses jours aux oeuvres de charité. Elle donnait aux enfants des pauvres les soins les plus affectueux et en adopta plusieurs. Lorsqu'elle mourut, on grava sur sa tombe: Ci-gît la mère des orphelins.

7 — LE DIABLE MIS EN FUITE PAR UNE MEDAILLE (La légende du père Laurent Caron)

Les Caron ont pullulé dans le comté de L'Islet. Philippe Aubert de Gaspé doit à l'un d'eux une légende, qu'il a racontée au chapitre septième de ses Mémoires.

La ligne sud du domaine seigneurial passait, à deux lieues et demie du fleuve, juste au milieu du lac Trois-Saumons. Le lac courait sur la longueur de la seigneurie. Il était le lieu de prédilection de la chasse et de la pêche. Le père Laurent Caron demeurait à mi-chemin entre le manoir et le lac. Il était bien placé pour servir de guide à ceux qui ne voulaient pas se perdre dans le labyrinthe des sentiers qui sillonnaient les troisième et quatrième concessions.

Un jour de son enfance, il précise l'année 1801, de Gaspé et un groupe de camarades organisent une excursion au lac. Ils s'arrêtent chez le père Caron. Accueil cordial du vieux rentier. Disponible, il accepte de les guider. Le soir, au soleil couchant, l'équipe est sur un îlot à quelques pieds du rivage. On parle haut et dru. Tout à coup, on entend des voix nombreuses, comme celles d'un groupe d'hommes conversant de l'autre côté du lac. On écoute. Tout entre dans le silence. La conversation reprend. Nouvelle répercussion sur la rive opposée. On se tourne vers le père Caron, attendant de lui une explication.

- Ce sont, dit-il, les plaintes et lamentations du pauvre Joseph-Marie Aubé, mort il y a plus de cent ans près de l'anse à Toussaint ou, peut-être, celles de Joseph Toussaint lui-même, qui s'est noyé près de la cabane du malheureux Aubé. C'est une longue histoire que je vous conterai en fumant ma pipe près du feu. Pour l'instant, il faut souper.

C'était du temps du Français, dit le père Caron: l'Anglais n'avait pas encore mis le pied dans le pays, où, s'il l'avait fait par-ci par là, il s'en était retourné plus vite qu'il n'y était venu, s'il n'y avait pas laissé sa peau, car, voyez-vous, il y avait parmi nous autres Canadiens des lurons qui n'avaient pas froid aux yeux.

- Ah! dit Maguire, qui ne faisait alors que jabotter la langue française: les Irlandais l'avaient aussi des boys, ce qui ne pas empêcher le Anglais de prendre ma pays!

- Faites excuse, monsieur, répliqua le père Caron: l'Anglais n'a jamais pris le Canada! c'est la Pompadour qui l'a vendu au roi d'Angleterre. Mais, n'importe; nos bonnes gens reviendront!

Fort de cet espoir, très commun alors parmi les vieux habitants, le père Caron continua en ces termes:

L'histoire que je vais vous raconter est bien vraie: c'est un véritable prêtre, le défunt monsieur Ingan, curé de L'Islet, qui la racontait autrefois à mes oncles.

C'était dans le mois d'octobre, vers les dix heures du soir; le curé de L'Islet, qui desservait aussi la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, était couché, lorsque son bedeau, qui demeurait au presbytère, vint le réveiller en lui disant qu'on frappait à la porte de la cuisine.

- Alors, ouvre la porte, dit le curé: on vient, je suppose, me chercher pour un malade; je vais m'habiller dans l'instant.

- "Mais, dit le bedeau, c'est un sauvage, je l'ai reconnu à sa voix, et il n'y a pas de fiat avec ces nations-là: c'est traîtres comme le diable".

Le curé qui savait que son bedeau n'était pas hardi, enfourche ses culottes, s'entortille dans une couverture, court à la porte de la cuisine et demande qui est là?

- C'est moi, mon brère (frère), répondit l'étranger: je voudrais parler à patliasse; j'ai paroles d'un homme mort à lui porter.

- N'ouvrez pas, pour l'amour de Dieu! cria le bedeau, qui se tenait, armé d'un tisonnier de fer, derrière le curé; il est probable qu'il arrive de l'enfer des sauvages, où tous leurs morts sont logés sans en manquer un!

Le curé, sans tenir compte des frayeurs du bedeau, ouvrit aussitôt la porte qui livra passage à un jeune Huron, à la mine fière, mais bienveillante. Il s'appuya sur le bout du canon de son fusil, dont la crosse reposait à terre, regarda de tous côtés, mais ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il dit: je veux parler à patliasse: j'ai paroles d'un mort à lui porter.

Le bedeau se colla amont le curé, qui le rangea d'un coup d'épaule, et dit à l'Indien: je suis le patliasse.

- Mais t'es pas patliasse, toi, fit le Huron; t'as pas robe noire, toi couverte sur le dos comme sauvage.

Le curé, voyant que le Huron refusait de reconnaître un prêtre sans robe noire, prit un moyen terme, lui tourna le dos, et mettant un doigt sur sa tonsure, dit: regarde!

- Houa! fit l'Indien, toi, bon patliasse! Et il s'assied sur le plancher en tenant son fusil entre ses jambes.

- J'étais là-bas, là-bas, fit le Huron en étendant un bras vers le sud, à quatre jours de marche du fleuve Saint-Laurent; je retournais à mon village après ma chasse, quand je tombai sur la piste et sur le placage d'un Français¹. Bon! que je dis, il y a un chasseur par ici, j'irai coucher à sa cabane. Après avoir marché pas mal longtemps, je vis à la piste du Français qu'il était bien fatigué.

Comment, dit le prêtre, as-tu su que c'était la piste d'un Français et qu'il était fatigué?

- Pas malaisé, fit l'Indien: le sauvage marche toujours les pieds en dedans comme s'il était sur des raquettes; le blanc, lui, marche pied droit ou en dehors. J'ai vu que le Français était fatigué, parce que ses pas devenaient toujours plus courts, et que son pied enfonçait davantage dans terre molle.

Le curé étant satisfait de cette explication, le sauvage continua son récit.

- Je marche, marche toujours plus vite pour le rattraper: mais quand j'arrivai à la cabane, il était nuit, et elle était vide! il était parti. J'allumai du feu, et je vis que mon frère le Français était malade.

- Comment l'as-tu su, dit le curé?

- Faut pas ben fin pour le savoir, repartit l'Indien: il avait couché sur le vieux lit de sapin sans mettre des branches fraîches par-dessus, il avait laissé ses pelleteries, sans les mettre en cache sur un arbre, à l'abri de la vermine, et il n'avait pas laissé de bois dans la cabane. Vois-tu, mon père, Français laisse toujours avant de partir une attisée de bois

¹ Les chasseurs canadiens font souvent de petites entailles sur l'écorce des arbres qui leur servent de guides dans nos immenses forêts, surtout s'ils tiennent à revenir par le même chemin qu'ils ont déjà parcouru.

dans la cabane pour lui ou pour les autres chasseurs qui arrivent le soir, quand il fait noir, ou mauvais temps: c'est convenu entre eux.

- Oui, dit le bedeau qui commençait à reprendre courage; et quand les sauvages couchent dans les cabanes des Canadiens, ils brûlent tout leur bois et n'en bûchent pas d'autres pour le remplacer: ils sont trop paresseux pour cela.

- Le Grand Esprit, dit l'Indien, a créé les visages pâles et il leur a dit: cultive la terre; notre patliasse nous a lu les belles paroles dans un livre. Il a aussi créé les peaux rouges, et il leur a dit: les forêts, les lacs, les rivières sont à toi, chasse, pêche et fais travailler les esclaves.

- Continue ton histoire, dit le curé, peu disposé à engager une discussion théologique avec le philosophe des forêts.

- J'ai repris la piste, le lendemain, je marchais vite, car je voulais secourir mon frère le Français: je voyais à la piste qu'il diminuait toujours de forces, mais quand j'arrivai à la seconde cabane, je n'y trouvai que son fusil qu'il n'avait pas eu le courage de porter plus loin. J'aurais reparti tout de suite, mais il faisait si noir que je craignais de perdre ses traces, et j'attendis le lendemain. Je me mis à courir, mais malgré cela, je n'arrivai qu'après le soleil couché au lac Trois-Saumons: il faisait noir dans la cabane, le feu était éteint, et je ne vis d'abord personne. Va me chercher à boire, me dit le malade, j'ai bien soif: prends ce cassot à tes pieds. Il me dit, quand il eut bu: reste près de la porte de la cabane: il y a un grand ours, ici, dans le fond, qui me regarde depuis hier avec des gros yeux rouges couleur de flammes.

- Tu es bien malade, mon frère, que je lui dis: je vois ton sac de loup-marin, mais pas d'ours. Je vais allumer du feu pour te réchauffer.
- Merci, me dit-il, car j'ai bien froid.

Lorsque j'eus allumé du feu, il fit clair dans la cabane, et je lui dis: tu vois bien qu'il n'y a pas d'ours. Il est toujours là, me dit-il, et prêt à s'élancer sur moi. Ote cela de ton esprit, mon frère, que je lui dis: tu es faible et le manitou¹ t'envoie des mauvais rêves: je vais te faire du bouillon pour te donner des forces.

Je plumai une perdrix, j'écorchai un lièvre, et je lui fis un bouillon. Il en but et me dit qu'il se trouvait un peu mieux, mais que la grosse bête était toujours à la même place qui le menaçait. Je vis bien qu'il

¹ Manitou, l'esprit malfaisant des sauvages.

était inutile de lui en parler et je me mis à souper. Il me dit de faire un somme et qu'il me parlerait ensuite. Je commençais à m'endormir, quand je fus réveillé par un cri que poussa le malade.

- J'ai eu bien peur, me dit-il; l'ours était si près de moi que je sentais son haleine de flamme qui me brûlait le visage. Promets-moi de rester ici tant que je serai vivant, et après ma mort d'aller trouver de ma part le curé de L'Islet, mon pasteur.

Je lui en fis la promesse.

Mon nom est Joseph Marie Aubé, continua-t-il.

- Joseph Marie Aubé est mort! s'écria le curé; que Dieu ait pitié de son âme! Ah! mon Dieu! mon Dieu! Quelle affreuse nouvelle! mais continue mon fils.

- Je vais te dire ses paroles, fit l'Indien: c'est lui qui te parle, écoute, mon père: J'ai toujours été un mauvais sujet depuis mon enfance, j'ai bu et mangé le bien de ma famille, mon père est mort de chagrin depuis longtemps, et au lieu de secourir ma pauvre mère qui est dans la misère, je mène la vie d'un vagabond. Il y a longtemps que je ne fréquente plus les églises; et je me moquais sans cesse des bons chrétiens. Ma bonne mère versait des seaux de larmes sur ma mauvaise conduite, et j'avais l'âme assez noire pour rire d'elle. Elle me reprochait en pleurant de l'abandonner, elle vieille et infirme, sur le bord de la tombe, et je lui disais des injures. Mais l'amour maternel ne se rebute ni par l'ingratitude, ni par les mauvais traitements. Elle ne répondait à mes injures que par les larmes, la patience, la tendresse et la résignation.

La dernière fois que je l'ai vue, il y a six semaines, elle était agénouillée près de mon lit, lorsque je me réveillai après une nuit de débâche. Je voulus d'abord la chasser, mais à la vue de ses larmes qui mouillaient ses cheveux blancs, je n'en eus pas le courage malgré ma brutalité habituelle.

J'ai eu un mauvais rêve cette nuit, me dit-elle, et je sens que je parle à mon fils pour la dernière fois. Je ne te fatiguerai plus de mes remontrances, mais j'ai une grâce si petite à te demander que tu ne me refuseras pas, dit-elle avec un sourire douloureux. Tu as été baptisé sous le nom de Joseph-Marie; voici une petite médaille de la bonne Vierge ta patronne; veux-tu la pendre à ton cou et l'invoquer si tu crois en avoir besoin. C'est si peu de chose que tu me l'accorderas. J'acceptai la médaille pour avoir la paix, bien déterminé à m'en défaire à la première occasion, mais elle resta suspendue à mon cou où je l'oubliai.

Lorsque je me sentis malade, il y a quatre jours, j'éprouvai un affaissement de l'âme, une tristesse inaccoutumée. Je repassai mes iniquités dans l'amertume de mon cœur; je me rappelai mon père toujours si bon, si indulgent pour moi, malgré mes désordres, et sa ruine qui en avait été la conséquence. Je me rappelai ma vieille mère, ses prières, les larmes intarissables qu'elle versait sur moi: je m'agenouillai au pied d'un arbre pour prier, mais les sanglots étouffèrent ma voix. Je me sentais indigne d'adresser mes prières à Dieu que j'avais tant offensé; et je désirais un prêtre comme médiateur entre moi et la divinité.

Arrivé ici. hier, après trois jours d'une marche pénible, je me couchai exténué de fatigue; mais à peine étais-je sur mon lit que je vis, tout à coup, un ours énorme, assis sur ses pattes de derrière, qui me regardait avec des yeux rouges et enflammés. Je pensai que c'était satan qui attendait mon âme pour l'emporter. Je tremblais de tout mon corps; mais au souvenir de mes crimes, de mes blasphèmes, je craignais d'irriter Dieu davantage en l'implorant. L'animal fit un mouvement pour s'élan- cer sur moi, je criai: ma mère! ma mère! comme je faisais quand j'étais enfant et qu'un danger me menaçait. Comme si elle m'eût entendu, la médaille de la sainte Vierge se trouva entre mes doigts; je l'élevai vers l'ours et il se recula avec effroi dans le fond de la cabane. Je vis alors que Dieu ne m'avait pas abandonné, qu'il avait écouté les prières de sa sainte mère qui est aussi la mère de tous les chrétiens; que ma patronne, qui avait versé tant de larmes sur son divin fils, avait été touchée du désespoir d'une mère chrétienne l'implorant pour le sien; que la bonne Vierge n'avait cessé d'implorer pour moi la miséricorde divine jusqu'à ce que le Christ l'eût exaucée; et je priai, priai avec ferveur et confiance. Ne pouvant me confesser à un prêtre, je me confessai à Dieu; je lui fis l'aveu de mes iniquités dans les pleurs et le repentir, et le calme et l'es- pérance sont rentrés dans mon âme. Dis bien tout cela au curé de L'Islet; prie-le de consoler ma mère, et de lui demander pardon pour moi de tous les chagrins que je lui ai causés.

Je t'ai rapporté, mon père, continua le Huron, tout ce qu'Aubé m'a chargé de te dire. J'ai passé encore deux jours et une nuit auprès de sa couche, et il est mort ce soir au soleil couchant. Il voyait toujours le manitou dans le fond de la cabane, à ce qu'il me disait, et il élevait de temps en temps sa médaille pour l'empêcher de l'approcher. Il a perdu connaissance vers midi et est mort les bras croisés sur la poitrine en tenant dans ses mains l'image de la sainte Vierge. J'ai tout dit, fit le Huron, c'est à toi, mon père, à faire le reste.

- Pourquoi, dit le curé, n'es-tu pas venu me chercher? Je lui au- rais administré les sacrements de notre sainte religion, je l'aurais forti-

fié dans la lutte terrible que lui, pauvre pécheur repentant, avait à soutenir contre l'enfer acharné à sa perte; je l'aurais appuyé sur mon sein, et le crucifix élevé, j'aurais défié les esprits infernaux, et je les aurais conjurés! Tu es un mauvais sauvage.

Le Huron, ployant le dos à ce reproche, fut quelque temps sans répondre, et dit: T'es bien vieux, mon père, pour faire six lieues dans les forêts, d'aller et revenir dans cette saison par une pluie froide qui tombe depuis hier. Tu en serais mort, mon père.

- Que t'importe! dit le vieux curé: comme pasteur de cette paroisse, je répons devant Dieu de toutes mes brebis; je me serais présenté à son tribunal avec l'âme d'un grand pécheur repentant, et j'aurais accompli le devoir le plus sacré de mon ministère! Mais, ajouta le curé, en voyant l'air abattu du Huron: tu as fait pour le mieux; pardonne-moi ce que je t'ai dit: tu es au contraire un bon sauvage, et je te remercie des bons soins que tu as donnés au pauvre Canadien.

Six habitants charitables, continua le père Laurent Caron, allèrent le lendemain chercher le corps d'Aubé; et il fut enterré sans grande cérémonie, comme il convenait à un homme qui avait donné, pendant toute sa vie, des mauvais exemples à la paroisse.

Il y avait donc environ un an qu'Aubé était mort, et on l'avait presque oublié. Les plus charitables de ceux qui en parlaient par-ci par-là, lui homologuaient (accordaient) quelques centaines d'années dans le purgatoire, et tout était dit; lorsque le curé de L'Islet reçut d'un prêtre de France, son ami, une lettre qui contenait le passage suivant: "J'ai été appelé dans le courant du mois d'octobre, l'année dernière, conjointement avec deux autres prêtres, afin d'exorciser un possédé qui faisait un vacarme épouvantable; il brisait ses liens et vomissait des obscénités et des blasphèmes à faire frémir d'horreur. Après les conjurations d'usage, il se calma, et nous crûmes que Satan avait vidé les lieux; mais, à notre grande surprise, à l'expiration de trois jours, on vint encore requérir notre ministère en nous disant que le possédé était encore pire qu'auparavant. Je portai le parole, et le dialogue suivant s'engagea entre moi et l'esprit des ténèbres: Pourquoi as-tu cessé pendant trois jours de tourmenter ce chrétien? - Parce que j'ai voyagé. - Où es-tu allé? - Dans les forêts du Canada. - Qu'as-tu été faire dans les forêts du Canada? - Assister à la mort d'Aubé. - Combien de temps es-tu resté de temps auprès de lui? - J'ai resté trois jours auprès de sa couche pour m'emparer de son âme quand il mourrait. - Est-il mort? - Oui. - As-tu emporté son âme? - Non. - Pourquoi? - Parce que j'y ai trouvé Marie.

Le curé, continua le père Caron, lut la lettre au prône le dimanche suivant; tout le monde pleurait dans l'église et la paroisse en masse fit chanter un beau service anniversaire au pauvre Joseph-Marie Aubé; il l'avait bien gagné. Il est depuis longtemps dans le paradis; mais quand on parle de ce côté ici du lac, de temps calme, des voix se font entendre comme s'il appelait encore les bonnes âmes à son secours, car, voyez-vous, ajouta le père Laurent, il avait un triste voisin.

Nous étions tous bien jeunes, imbus des contes de revenants, dont on avait bercé notre enfance, surtout à la campagne, et pendant le récit du père Laurent, il nous passait certains frissons qui nous faisaient nous rapprocher les uns des autres: ce qui ne nous empêcha pas de retourner sur notre îlot et de fatiguer l'écho des montagnes, jusqu'à ce que, accablés de sommeil, nous cherchâmes un abri sous la cabane de notre guide.

De retour aux habitations, j'offris au père Caron de le payer.

Comment, dit-il, notre jeune seigneur, vous n'entendez donc pas la risée: je suis amplement payé par l'agrément que j'ai eu avec vous tous, messieurs. Je ne demande pour récompense que de vous adresser toujours à moi, quand il vous plaira de faire une partie de pêche, ou de chasse, dans nos forêts.

Le père Laurent Caron a continué de me conduire au même lac jusqu'à ce que la mort ait emporté en lui un des habitants les plus respectables de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli. Ses nombreux descendants ont hérité des vertus de leur aïeul et bisaïeul.

Si le lecteur m'a déjà pardonné le manque de méthode dans ces mémoires, je puis sans crainte l'entretenir d'un sujet assez étranger à ce chapitre; et s'il ne l'a pas fait, ça ne sera après tout, qu'un défaut de plus dans cet ouvrage. J'ai relaté dans une note au Chapitre XIII des "Anciens Canadiens" qu'un jeune sauvage Abénaquis, je crois, ayant assassiné deux Anglais, quelques années après la conquête, sa tribu ne le livra au gouvernement qu'à la condition expresse qu'il ne serait pas pendu; que convaincu de ce meurtre, il fut fusillé. Je faisais observer que le pays devait être alors sous la loi militaire, car une cour criminelle ordinaire n'aurait pu légalement substituer le plomb à la corde dans un cas de meurtre. Mais j'étais dans l'erreur en supposant que l'indien avait été condamné à passer par les armes par un tribunal militaire. Mon ami, le major Lafleur, m'assure tenir de son oncle qui fut témoin oculaire de l'exécution, que ce fut bien une cour criminelle légalement constituée qui substitua le plomb à la corde. Ce qui m'avait induit en erreur, c'est

qu'ayant fait plusieurs recherches infructueuses à ce sujet dans les archives de la cour criminelle, aidé de feu mon ami M. Gilbert Ainslie, greffier de cette cour, je dus croire que cet indien avait été condamné par un tribunal militaire.

Que ceux qui désirent connaître le lieu où il fut fusillé, suivent la grand'rue du faubourg Saint-Jean, jusqu'à la rue Sutherland, qu'ils tournent le dos à cette dernière rue, et ils seront vis-à-vis un enfoncement du petit promontoire qui règne au sud, tout le long de la dite rue Saint-Jean; c'est là qu'il fut exécuté. Le curé de Québec, Monsieur Lefebvre, et un Jésuite, le père Glapion, je crois, l'exhortaient à la mort, assistés de Monsieur Launière, interprète des sauvages, stipendié par le gouvernement. Il rendait à l'Indien les paroles des deux ecclésiastiques au fur et à mesure qu'ils parlaient. Au moment suprême, les yeux du patient étaient couverts d'un bandeau. Lorsque les deux prêtres firent les dernières exhortations au criminel, ils lui parlèrent assez longtemps en le tenant par chaque main; ils s'éloignèrent ensuite à pas lents et ne cessèrent de lui parler que lorsqu'ils furent arrivés à une certaine distance. Monsieur Launière, qui n'avait point cessé son office de truchement, tout en s'éloignant comme eux du patient, donne le signal convenu. Les soldats tirèrent alors; l'Indien qui se tenait debout, fit un saut de plusieurs pieds en avant, et tomba la face contre terre: il était raide mort: deux balles lui avaient traversé le coeur.

Les deux chefs indiens de la tribu, qui l'avaient livré aux autorités d'alors, se tenaient près de l'officier qui commandait l'exécution; et un grand nombre de sauvages, tant Hurons que d'autres nations, assistaient au supplice de leur frère, le peau rouge. Lorsqu'il tomba frappé à mort, les hommes poussèrent leur hua! ordinaire, les femmes se cachèrent un instant la tête sous leur couverture: c'était l'oraison funèbre du trépassé.

Cet Indien, âgé, je crois, de dix-huit ans, mourut avec le plus grand courage, je pourrais dire avec insouciance. En se rendant au lieu du supplice, on aurait cru que loin d'être la victime, il était un spectateur indifférent de tous les lugubres apprêts. Il avait montré la même insouciance, lorsque les chefs de sa tribu le conduisirent à Québec: je tiens d'une fille mulâtre, notre servante, qu'ils arrêtaient chez mon grand-père à Saint-Jean Port-Joli où ils déjeunèrent: il était libre, disait-elle, et il rôdait et furetait dans toutes les chambres du manoir d'un air curieux et effronté.

Je visitais fréquemment pendant mon enfance les lieux où cet Indien fut mis à mort: c'est là que nous allions cueillir des fraises dans les prairies et les bosquets dont le cap était couvert.

8 — RENDS-MOI MON BONNET CARRE (La légende du père Romain Chouinard)

Les Chouinard sont nombreux aussi à Saint-Jean Port-Joli. Un ancien, le père Romain, a conté sa légende à l'auteur des Mémoires. Ce n'est pas la seule qu'il a contée, car il passait pour un conteur inépuisable. Elle a pour titre RENDS-MOI MON BONNET CARRE, mais je soupçonne qu'il s'agit de LA BELLE FIANCÉE que M. Gérard Ouellet mentionne dans Ma paroisse.

Quoiqu'il en soit, nous sommes en 1825, à la fin de décembre. De Gaspé accepte de monter au lac avec deux amis de Saint-Jean: un nommé Charron, marchand, et Pierre Verreault. Il accepte oui, mais à condition que soit avec eux Romain Chouinard: "Il saura, au besoin, nous divertir. Il sera peut-être difficile d'avoir l'autorisation de sa femme acariâtre, mais je promets d'user de tous mes artifices". L'offensive réussit.

Arrivés au lac, on ne manque pas d'observer son pittoresque d'hiver. On organise la chasse au lièvre et à la perdrix et l'installation pour la soirée et la nuit, une occasion pour l'auteur des Mémoires de décrire les techniques d'usage. Après le souper, on arrose les propos de rhum et de jamaïque. On fait assaut sur le répertoire du père Chouinard. Il raconte une aventure de chasse-galerie et RENDEZ-MOI MON BONNET CARRE.

Comme l'on fait son lit on se couche, dit sententieusement le père Chouinard. Si Josephine Lalande eût été mieux élevée, morigénée par ses parents, quand elle était petite, elle ne leur aurait pas causé tant de chagrin, ainsi qu'à elle-même.

La Fine, comme tout le monde l'appelait, était fille unique; et ses parents en étaient affolés, n'ayant point d'autres enfants qu'elle; elle fut en conséquence élevée à tous ses caprices: si le papa la grondait un peu, la mère prenait la part de sa fille; et si la maman la reprenait, le papa disait: pourquoi fais-tu de la peine à l'enfant? Ce qui n'empêcha pas Josephine d'être à seize ans la plus belle fille de la paroisse de Sainte-Anne; et si avenante (polie, gracieuse) avec tout le monde, surtout avec les garçons, que la maison des bonnes gens ne vidait jamais. C'était à qui se ferait aimer de la belle et riche héritière; mais si La Fine jouait et folâtrait avec eux tous, si elle les amusait chacun leur tour, c'était pour ac-

caparer tous les farauds (cavaliers) de la paroisse, s'attirer des compliments et faire enrager les autres jeunes filles; car voyez-vous, elle avait déjà porté ses amitiés sur un jeune homme, son voisin, qui avait été quasi élevé avec elle.

Si Josephine était la plus belle créature (fille) de Sainte-Anne, Hippolite Lamonde, alors âgé de vingt-huit ans, en était le plus beau garçon, mais aussi doux, aussi patient qu'il était brave et vigoureux. La jeune fille et lui s'étaient fiancés en cachette depuis longtemps: ce qui n'empêchait pas Lamonde de souffrir en la voyant folâtrer avec tous les garçons qui l'accostaient: mais il mangeait son avoine sans souffler mot: il était trop fier pour se plaindre.

Hippolite aurait déjà fait la grande demande, mais son orgueil l'en empêchait, car il avait, un jour, entendu le père Lalande dire qu'il ne donnerait sa fille en mariage qu'à un jeune homme à son aise; et qu'il n'entendait pas la donner à un quêteux.

Ca lui avait pris au nez comme de la fine moutarde, car sans être un quêteux, il n'avait presque rien devant lui. Son père chargé d'une nombreuse famille n'était pas riche, et quant à lui il ne faisait que commencer à vivre proprement de son métier; il était adroit comme un singe, bon constructeur et fin menuisier.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'un de ses oncles qui demeurait dans le Haut-Canada, l'invitant à venir le trouver; la lettre mandait qu'il y avait de l'ouvrage à gouêche (en quantité) dans ce pays là, peu d'ouvriers et qu'il lui donnerait une part dans une entreprise de bâtisses qu'il avait fait pour le gouvernement, laquelle entreprise lui ferait gagner beaucoup d'argent dans l'espace de trois années.

Il fit part de cette bonne nouvelle à sa fiancée; elle pleura d'abord beaucoup, mais il lui donna de si bonnes raisons, qu'elle consentit à le laisser partir, en lui promettant de lui garder sa foi.

La Fine fut bien triste pendant quelques jours après le départ de son fiancé, mais le sexe est pas mal casuel (volage), comme vous savez, et peu de temps après, elle recommença son train de vie ordinaire; ni plus, ni moins.

Elle revenait un soir d'une veillée sur les minuits avec une bande de jeunes, riant, sautant, dansant, poussant celui-ci, donnant une tape à celui-là, et faisant à elle seule plus de tintamarre que tous les autres ensemble.

Arrivés près de l'église, ils aperçurent, debout sur le perron de la grande porte, un homme portant un surplis et un bonnet carré: cet homme avait la tête penchée et les deux bras étendus vers eux. Tout le monde eut une souleure; mais Josephine se remit bien vite et leur dit:

- C'est Ambroise le fils du bedeau qui s'est accoutré comme ça pour nous faire peur; je vais bien l'attraper, je vais emporter son bonnet carré, et il faudra bien qu'il vienne le chercher avant la messe.

Ce qui fut dit fut fait: elle monte à la course le perron de l'église, s'empare du bonnet carré, et se met à sauter et à danser au milieu des autres en faisant toutes sortes de farces.

Les bonnes gens dormaient quand elle arriva à son logis; elle entra à la sourdine, mit le bonnet carré dans un coffre à moitié vide qui était dans sa chambre à coucher, le ferma avec soin avec une clef qu'elle mit dans sa poche, et dit en elle-même: Quand Ambroise viendra demain au matin, je m'en divertirai un bon bout de temps en lui disant que j'ai perdu le bonnet carré dans la grande anse de Sainte-Anne, et qu'il le cherche.

Elle allait s'endormir, lorsqu'elle entendit du bruit à la fenêtre du nord de sa chambre; elle ouvre les yeux et voit le même individu qu'elle avait vu sur les marches de l'église, qui se tenait encore le corps en avant et les lèvres collées sur une des vitres du châssis, et elle entendit distinctement ces paroles: "rendez-moi mon bonnet carré!". Un bruit qu'elle entendit aussitôt dans le coffre la fit frissonner. La lune était alors levée et elle vit qu'au lieu d'Ambroise, c'était un grand jeune homme pâle comme un mort qui ne cessait de crier: "rendez-moi mon bonnet carré!" Et à chacune de ces paroles, elle entendait frapper en dedans du coffre comme si un petit animal prisonnier voulait en sortir. La peur la prit tout de bon, et elle se couvrit la tête avec ses couvertures pour ne rien voir ni rien entendre; elle passa une triste nuit, tantôt assoupie, et tantôt se réveillant en sursaut. Quand elle voulut se lever le lendemain au matin, elle entendit encore du bruit dans le coffre, elle ne fit qu'un saut, prit ses hardes et alla s'habiller dans la chambre voisine.

Lorsque ses parents la virent si changée, (elle l'était, en effet, elle avait déjà un bouillon de fièvre;) ils la grondèrent d'avoir veillé si tard; mais voyant qu'elle avait les larmes aux yeux, ils l'embrassèrent en lui disant de ne pas se chagriner, et qu'ils étaient fâchés de lui avoir fait de la peine.

Josephine passa la journée tant bien que mal; elle frissonnait au moindre bruit et se tint constamment auprès de sa mère et de sa tante.

Elle leur dit vers le soir qu'elle avait peur de coucher seule et qu'elle les priaît de lui faire un lit auprès de sa tante dans la mansarde. On lui accorda sa demande.

Elle était à peine couchée, le soir, que sa tante s'endormit; mais la pauvre Josephine, elle, qui ne pouvait dormir, aperçut aussitôt vis-à-vis de la fenêtre une ombre qui lui fit lever les yeux, et elle vit le même fantôme qu'elle avait vu la veille et qui suspendu dans les airs, et dans la même attitude, lui cria: "rendez-moi mon bonnet carré!" Elle poussa un cri lamentable et perdit connaissance.

A cette partie du récit du père Chouinard, le nycticorax quitta sa demeure solitaire. Nous entendîmes le bruit de ses ailes au-dessus de la cabane, d'où sortaient des étincelles par le tuyau du poêle, et le hibou poussa par trois fois son cri sinistre. Le père Romain fit un bond qui fit tomber son calumet dont le tube était pourtant intercalé solidement entre les deux seules dents qui lui restaient à la mâchoire inférieure: et il s'écria:

- Satané animal bête, tu m'as quasiment fait passer une souleure; mais je ne te crains pas, j'en ai vu d'autres dans les postes du nord.

Le père Romain avait un fond de bravoure, grâce à la chopine de punch à triple charge qu'il venait d'avaler, et il continua son récit.

Toute la famille fut aussitôt sur pied, mais ce fut avec bien de la peine qu'on lui fit reprendre connaissance. Elle passa le reste de la nuit sans dormir, la tête appuyée sur le sein de sa mère et tenant serrées dans les siennes les mains de son père et de sa tante. Comme elle était plus acalmée (calme) le matin, on lui proposa d'aller chercher le plus fin chirurgien de la paroisse, mais elle s'obstina à faire venir le curé.

Quand le curé fut venu, elle lui raconta en secret toute son aventure. Il fit son possible pour la rassurer, il lui donna des bons conseils et lui dit qu'il ne pouvait faire autre chose, pour le moment, que de lui envoyer des saintes reliques, mais que le lendemain au matin il avait l'espoir de la délivrer de cette apparition qui l'avait mise dans l'état de souffrance où elle était.

Les bonnes gens lui firent un lit dans leur chambre, dont ils fermèrent les contrevents à sa demande, et passèrent encore la nuit auprès d'elle: ce qui fit qu'elle dormit assez bien et qu'elle se trouva mieux le lendemain matin, quand le curé vint la voir, comme il lui avait promis.

Vous savez, messieurs, continua le père Chouinard, que tous les curés ont le Petit-Albert pour faire venir le diable quand ils en ont besoin.

Nous baissames tous la tête en signe d'assentiment, à une sentence si incontestable.

Quand il fut nuit, le curé tira le Petit-Albert qu'il tenait avec précaution sous clef, et lut le chapitre nécessaire en pareilles circonstances. Un grand bruit se fit entendre dans les airs, comme fait un violent coup de vent, et le mauvais esprit lui apparut. Comme c'était la première fois qu'il le voyait, il ne lui trouva pas la mine trop avenante (avenante) et il croisa son étole sur son estomac en cas d'avarie.

Le diable s'était pourtant mis en frais de toilette pour l'occasion: habit, vestes, et culottes de velours noir, chapeau de général orné de plumes, bottes fines et gants de soie; rien n'y manquait. Et si ce n'est qu'il était pas mal brun, qu'il avait les pieds et les mains pas mal longs, il aurait pu passer proprement parmi le monde. Le curé lui reprocha amèrement ce qui était arrivé à la pauvre fille, l'accusant de lui être apparu pour la faire mourir.

- M. le curé, dit le diable, sous (sauf) le respect que je dois à votre tonsure, vous me croyez donc bien niais pour m'être servi de tels moyens, tandis que j'étais sûr de ma proie en flattant sa vanité et sa coquetterie, et que tôt ou tard j'aurais mis la griffe sur son âme; tandis qu'à présent la voilà guérie pour le reste de ses jours et qu'elle va se jeter sur la dévotion. Allons donc, pour un curé d'esprit, j'aurais cru que vous connaissiez mieux le coeur humain.

Vous voyez, messieurs, ajouta le père Romain, que le diable parlait poliment et qu'il donnait de bonnes raisons. Ah! dam! je ne lui aurais pas conseillé de se regimber contre un prêtre: il aurait trouvé à qui parler. Il vous l'aurait débarbouillé avec son étole qu'il en aurait hurlé comme un chien sauvage. Il paraît que le curé goûta ses bonnes raisons, car il coupa l'air en forme de croix; la terre trembla et le méchant esprit disparut.

Quand le curé vit que le diable s'en était retiré les mains nettes, il prit dans sa bibliothèque le plus gros livre latin qu'il put trouver et se mit à lire; et il lut si longtemps qu'il s'endormit la tête sur le livre. Il eut un songe pendant son sommeil: je ne puis dire quel était ce songe, mais il paraît qu'il avait trouvé son affaire. Il dit la messe à l'intention de la pauvre Josephine et se transporta ensuite chez elle, où il la trouva tant soit peu mieux.

- Ma chère fille, lui dit le bon curé, vous avez commis une grande faute, mais vous avez péché par ignorance, je ne vous en fais pas de reproche. Le fantôme que vous avez vu est une pauvre âme du purgatoire qui accomplissait une grande pénitence que vous avez interrompue et qu'il ne peut achever maintenant sans son bonnet carré; il faut donc vous résoudre à le lui remettre cette nuit sur la tête.

- Je n'en aurai jamais le courage, dit la malheureuse jeune fille en pleurant, je tomberais morte à ses pieds.

- Il le faut pourtant, dit le prêtre, car sans cela vous n'aurez jamais de repos ni dans ce monde, ni dans l'autre: le spectre s'attachera sans cesse à vos pas. Vous n'avez, d'ailleurs, rien à craindre: vous serez en état de grâce, je serai là avec votre père et votre mère, (auquel nous allons tout raconter,) pour vous soutenir et vous protéger au besoin.

La pauvre Josephine après bien des façons y consentit. Grande fut la douleur des bonnes gens,¹ quand ils surent la vérité, mais ils firent leur possible pour consoler leur malheureuse enfant. Ils passèrent tous la soirée au presbytère et prièrent avec ferveur jusqu'au coup de minuit qu'ils se rendirent à la porte de l'église, où ils trouvèrent le spectre sur les marches, et dans la même attitude. La Fine tremblait comme une feuille malgré l'étoile que le curé lui avait passée dans le cou et les exhortations qu'il lui faisait. Elle fait, cependant, un effort désespéré et elle monte les marches; mais au moment qu'elle allait poser le bonnet sur la tête du fantôme, il fit un mouvement comme s'il voulait l'enlacer de ses bras et elle tomba évanouie dans ceux de son père. Le prêtre profitant de l'occasion voulut se saisir du bonnet pour le restituer à son propriétaire, mais elle le tenait si serré dans sa main qu'il aurait fallu lui couper les doigts.

La Fine fut bien vite réduite à un état qui faisait compassion: elle croyait entendre souvent la voix du spectre; elle tremblait au moindre bruit et ne pouvait rester seule pendant un instant. Dans cette vie de misère, ses belles joues aussi rouges que des pommes de calvine (calville) devinrent pâles comme une rose blanche flétrie; ses cheveux blonds et bouclés de naissance, dont elle était si fière, lui pendirent en mèches comme de la filasse humide le long des joues et sur les épaules; ses beaux yeux bleus prirent la couleur de la vitre et tout son corps fut si amaigri que ça tirait les larmes rien qu'à la regarder; elle avait tous les fantômes (symptômes) de la mort sur la figure. Les plus fins chirurgiens dirent qu'elle était poumonique (pulmonique) mais qu'elle pouvait trainir encore longtemps.

¹ Bonnes gens signifie père et mère dans le langage naïf des habitants.

Que faisait pendant ce temps-là Hippolite Lamonde? Il y avait trois ans qu'il était parti et personne n'en avait eu ni vent ni nouvelle. Il revenait pourtant au pays le coeur joyeux, car il avait fait de bonnes affaires, et il pouvait se présenter proprement devant le père de Josephine, sans crainte de recevoir un affront. Il arriva pendant la nuit, et la première chose qu'il fit après avoir embrassé ses parents fut de demander des nouvelles de La Fine. On lui raconta toutes ses traverses et il s'arracha les cheveux de désespoir.

- Quoi, s'écria-t-il, de tous ces fendants qui paraissent tant l'aimer, il ne s'en est pas trouvé un seul assez brave pour la secourir! Lâches! Tas de lâches!

Après avoir passé la nuit blanche en marchant de long en large, en parlant tout seul comme un homme qui aurait perdu la trémontade, il était, à sept heures du matin en présence de sa fiancée. Elle était assise dans un fauteuil entourée d'oreillers, les pieds sur un petit banc couvert d'une peau d'ours, le corps entouré d'une épaisse couverture de laine, et malgré cela les dents lui claquaient dans la bouche. Elle parut se ranimer en voyant Hippolite, elle allongea les bras de son côté et lui dit d'une voix faible et tremblante:

Mon cher Hippolite, il ne faut plus penser aux amitiés de ce bas monde, quand on se meurt, on ne doit penser qu'au ciel. C'est une grande consolation pour moi de te voir avant de mourir: tu pleureras sur mon cercueil avec mes bons parents et tu feras ensuite ton possible pour les consoler: promets-le à celle que tu as si longtemps aimée. Je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de m'être si mal comportée envers toi et de ne pouvoir réparer mes torts en te rendant heureux.

Les larmes aveuglèrent le pauvre Lamonde et il lui dit: Chasse, chasse, ma chère Fifine, ces vilaines doutences (pressentiments): Hippolite est devant toi et tu vivras.

- Comment espérer de vivre, répondit-elle, quand je suis dans des craintes continuelles! Quand je tremble au moindre bruit que j'entends! Quand la lumière du jour m'épouvante autant que la noirceur de la nuit! Quand j'entends sans cesse à mon oreille le souffle d'une âme en peine qui me reproche ma cruauté! Je n'ose demander la mort pour mettre fin à mes souffrances, car le spectre est toujours là qui me dit: Tu n'auras de repos ni dans ce monde ni dans l'autre. Oh! c'est pitoyable! pitoyable! et la malheureuse fille se tordait les mains de désespoir.

- Josephine! ma chère Fifine! prends courage pour l'amour de tes parents; pour l'amour de moi aussi, prends courage! J'irai, moi-

même, restituer ce soir au revenant le vol que tu lui as fait et tu en seras délivrée.

- Tu n'iras pas! s'écria la pauvre Josephine; laisse-moi mourir seule: je suis déjà assez malheureuse sans avoir à me reprocher ta mort!

- Qu'ai-je à craindre, répliqua Lamonde, je n'ai jamais fait aucun tort à une personne morte ou vivante pourquoi ce fantôme me voudrait-il du mal? Crois-tu que si tu eusses tombée dans un précipice, j'aurais hésité un instant à voler à ton secours, certain même d'y périr avec toi! car, vois-tu, Fifine, je me ferais hacher cent fois par morceau pour t'épargner une égratignure. Ce qui me reste à faire n'est qu'un jeu d'enfant, et je serai aussi calme que je le suis maintenant.

Josephine eut beau le prier, le conjurer de ne point s'exposer pour elle, si indigne de tant d'amitié, il n'en fut que plus déterminé dans la résolution qu'il avait prise.

A onze heures du soir, il demanda la clef du coffre dans lequel le bonnet carré était enfermé; et il l'avait à peine ouvert que le bonnet carré lui tomba dans la main.

La nuit était bien sombre lorsqu'il arriva près de l'église: la lampe qui brûle dans le sanctuaire jetait seule une petite lueur, au loin de l'édifice. Il se promena de long en large en priant jusqu'à ce que le spectre parut. A minuit sonnant, il se trouva en sa présence, il monta d'un pied ferme les marches du perron où le spectre se tenait dans son attitude ordinaire, et il lui remit sans trembler son bonnet carré sur la tête.

Le fantôme lui fit signe de le suivre, et Lamonde obéit; la porte du cimetière s'ouvrit d'elle-même et se referma quand ils furent entrés.

Le fantôme s'assit sur un tertre couvert de gazon, et fit signe à Hippolite de s'asseoir auprès de lui.

Il prit alors la parole pour la première fois, et dit:

- Faites excuse, bon jeune homme, si je ne puis vous offrir un siège plus convenable: on vit sans façon dans un lieu où tout le monde est égal: qu'il arrive un seigneur, un notaire, un docteur, on n'en met pas plus grand pot au feu.

- Vous voyez, fit le père Romain, que c'était un fantôme poli et qu'il donnait de bonnes raisons.

- J'en suis d'autant plus surpris, père Romain, répliquai-je, après le vacarme infernal qu'il a fait pour son misérable bonnet carré.

- Quand un homme fait une forte pénitence, fit le père Chouinard, il n'a pas toujours l'humeur égale, mais quand il l'a achevée, ça le regail-lardit.

Comme je n'avais rien à répliquer à une réponse si sensée, le père Romain continua.

- Bon jeune homme, dit le revenant, c'est à quatre pieds sous la terre, à l'endroit où nous sommes assis, que j'ai résidé pendant trente ans: cette demeure vous paraît bien triste à vous; eh! bien! c'était toujours en soupirant que j'en sortais, la nuit, quand mon âme venait chercher mon pauvre corps pour lui faire faire sa pénitence; une pénitence que j'avais bien méritée.

J'étais gai pendant ma jeunesse et fou de plaisir: j'étais le bouffon de la paroisse, et il ne se donnait pas une noce, un festin, une danse sans que j'y fusse invité. Si je veillais dans quelques maisons, tous les voisins accouraient pour entendre mes farces.

Passant un jour près de notre église, je vis les enfants rassemblés pour le catéchisme et le curé qui partait pour un malade. Je leur dis d'entrer, et que le curé m'avait chargé de leur faire l'instruction en attendant son retour. Je mets un surplis, je prends un bonnet carré, je monte en chaire et je leur fais tant de farces que tous les enfants riaient comme des fous. En un mot, je fis toutes sortes de profanations dans le sanctuaire même.

Huit jours après, pendant une promenade que je faisais seul dans ma chaloupe sur le fleuve, par un temps assez calme, une rafale de vent si subite s'abattit sur mes voiles qu'elle les déchira en lambeaux et que ma berge chavira. Je réussis à monter sur la quille où j'eus le temps de faire bien des réflexions et de me recommander à la miséricorde du bon Dieu. Les forces me manquèrent ensuite, et une lame rejeta mon corps mort sur le rivage.

Je fus condamné à faire mon pirogatoire, pendant trente ans, sur les lieux mêmes que j'avais profanés. Au coup de minuit, mon âme rentrait dans mon corps et le traînait sur les marches de l'église.

Lamonde se recula jusqu'au bout du tertre, il croyait n'avoir affaire qu'à une âme, et il se trouvait en présence du corps par dessus le

marché. Il commença à s'apercevoir qu'il avait l'haleine forte. Le revenant n'y fit pas attention, et continua: Vous ne comprendrez jamais, bon jeune homme, ce que l'on endure d'affronts et de misères lorsque l'on sort de son lieu de repos. Les nuits les plus noires nous paraissent aussi claires que si la lune était au ciel. Comme on entend rien à quatre pieds sous la terre, le moindre bruit nous fait trembler. Les lumières dans les maisons des veilleux (veilleurs) nous offusquent et nous brûlent la vue. Le bruit des voitures qui passent, les éclats de rire des voyageurs, nous font l'effet du roulement du tonnerre.

Mais c'était là la moidre de mes misères; ce que j'avais à endurer l'automne, le printemps à la pluie battante et pendant les grands froids de l'hiver, est capable de faire hérissier les cheveux sur la tête à un homme au coeur de cailloux. Car, voyez-vous, j'étais un volontaire¹, et on m'avait enterré sans cérémonie et vêtu légèrement. Un drap qu'une âme charitable avait donné pour m'ensevelir, était tout ce que j'avais sur le corps quand on me cloua dans mon cercueil. On aura peine à croire que pendant les grands froids du mois de janvier, mes pauvres os éclataient souvent comme du verre.

J'étais donc tout joyeux; j'achevais ma dernière nuit de pénitence quand une folle jeune fille. . .

- Sans trop vous interboliser, monsieur le squelette, dit Lamonde, allons doucement s'il vous plaît: je vous ai suivi sans me faire prier dans ce cimetière, qui n'a rien d'invitant pendant le jour et encore bien moins pendant la nuit; j'avouerai que j'y avais un petit intérêt, j'étais curieux de savoir si les morts mentent autant que les vivants, et je voulais aussi savoir quelque chose qui me tient bien au coeur, allez: je n'en ai pas de regret; vous m'avez reçu poliment jusqu'ici, mais halte là! je n'entends point qu'on dise du mal de Fifine: vous êtes content comme un fantôme qui a fini sa pénitence; c'est tout naturel, et je voudrais en dire autant, car, moi, je commence la mienne; je mange mon rongé et je mordrais sur le fer. Ainsi, si vous n'avez pas de meilleures raisons à me chanter, brisons-là; séparons-nous sans rancune; bon soir.

- Bon jeune homme, dit le revenant, je vous ai trop d'obligation pour chercher à vous faire de la peine, je finirai donc en vous disant que j'achevais ma dernière nuit de pénitence, quand mademoiselle Lalande l'a interrompue. Elle est maintenant terminée grâce à votre courage, et je vous en remercie; je ne voudrais pas m'en tenir, s'il était possible, aux remerciements, mais vous prouver ma reconnaissance d'une manière plus

¹On appelle volontaire dans les campagnes ceux qui n'ont ni feu, ni lieu.

solide. Je désirerais connaître quelques trésors pour vous les enseigner, mais je n'en connais aucun.

- Je n'ai pas besoin de vos trésors, dit Lamonde: il n'en est qu'un pour moi: c'est ma fiancée; et si vous m'avez de l'obligation, rendez-lui la vie.

- Dieu seul, bon jeune homme, c'est le maître de la mort et de la vie.

- Il ne faut pas revenir de l'autre monde, reprit Hippolite, pour savoir ça; mais dites-moi au moins, si la pauvre Josephine est véritablement poumonique, et si les docteurs ont raison quand ils disent qu'elle ne peut en réchapper.

- Bon jeune homme, dit le fantôme, si Josephine reprenait la santé, vous seriez donc encore disposé à en faire votre femme? Vous méritez pourtant un meilleur sort que d'épouser une jeune fille qui peut vous rendre malheureux le reste de vos jours!

- M. le fantôme, reprit Lamonde, chacun son goût: j'aime mieux être malheureux avec elle qu'heureux avec une autre. Je n'aime guère, voyez-vous, qu'on se fourre le nez dans mon ménage: si vous n'avez pas d'autres consolations à me donner, bonne nuit donc.

Et il se leva pour partir, mais le fantôme lui fit signe de se rassir et il obéit.

Après un petit bout de temps, le spectre reprit la parole:

- Les chirurgiens ont dit que Josephine était pulmonique et ils ne se sont pas trompés. Ils ont déclaré que c'était une maladie mortelle et n'ont pas dit la vérité; car si avec tout le savoir dont ils se vantent, ils n'ont jamais pu découvrir de remède pour la guérir, il y en a pourtant un. Et la mort sert souvent la vie. Emportez une poignée de cette herbe sur laquelle vous pillez, pour la reconnaître demain; faites lui en boire des infusions, et dans un mois elle sera convalescente. Adieu; la barre du jour va paraître, je n'ai que le temps de vous dire que votre fiancée est tranquille maintenant, je lui ai soufflé à l'oreille que vous m'aviez délié.

Et le fantôme avait disparu. Lamonde tout joyeux mit une poignée d'herbe dans sa poche, sauta par dessus le mur du cimetière et un quart d'heure après, il entra chez La Fine. Elle lui tendit les bras de

tant loin qu'elle le vit, et ils pleurèrent longtemps sans pouvoir dire motte (mot).

- Les gens de l'autre monde ne se trompent guère, remarqua le père Romain; et tout arriva comme le revenant l'avait prédit. Trois mois après, Lamonde conduisait à l'autel la plus belle créature de la paroisse.

- C'est très bien finir jusque là, dis-je, mais quelle sorte de ménage firent-ils ensemble?

Le père Chouinard garda pendant quelque temps le silence et dit ensuite:

- Un ménage en règle. La créature, comme vous savez tous, est pas mal casuelle: La Fine voulut, d'abord, recommencer un peu son train-train, elle n'avait pas tout à fait oublié, malgré ses traverses, son ancien métier de coquette tout en aimant son mari comme les yeux de sa tête. Mais Lamonde y mit bien vite ordre; il déclara un jour à la porte de l'église qu'il n'était pas jaloux, que ça lui plairait même de voir sa femme entourée de farauds, mais que par rapport aux mauvaises langues, il briserait les reins au premier freluquet qui s'aviserait de lui en conter. Et il ajouta que, pour n'être pas pris au dépourvu, il avait déjà coupé un rondin d'érable prêt à lui rendre ce service.

Comme il était fort comme un taureau anglais chacun pensa à son reintier; et se le tint pour dit.

Je conseille, moi, reprit le père Romain, le même remède à ceux qui ont des femmes scabreuses (volages). Je ne parle pas, Dieu merci, pour la mienne: un guerdin (gredin) voulut un jour lui faire une niche et elle vous lui appliqua les dix commandements sur le front avec ses ongles, et lui déchira la peau jusqu'à la mâchoire; et c'est pourtant une bonne femme! comme vous savez.

Quant à La Fine, quand elle vit que personne ne s'occupait d'elle, elle se mit bravement à élever ses enfants et à ne faire le beau bec que pour son mari.

Nous étions tous, le lendemain, de retour à nos domiciles avec une ample provision de truites, lièvres et perdrix.

Le père Romain Chouinard m'a fait passer des moments si agréables que je ne puis me défendre de lui consacrer le chapitre suivant.

9 — LE DOCTEUR L'INDIENNE

Le texte que nous présentons est celui du commandeur J.-Edmond Rouleau, tiré de ses *Légendes canadiennes* (1901). La légende était déjà dans le *Chercheur de trésors* de de Gaspé fils. Ce dernier identifie le lieu de l'action, à Saint-Jean Port-Joli. Je cite: "Sur les bords de la charmante rivière Trois-Saumons, est une jolie maison de campagne, peinte en rouge, qui touche du côté sud à la voie publique et du côté nord au golfe Saint-Laurent. Les arbres qui la couvrent de leur feuillage, sur le devant, invitent maintenant le voyageur fatigué à se reposer; car c'est à présent une auberge. Autrefois, ce fut la demeure d'un assassin, et ses murs, maintenant si propres et si blancs, ont été rougis du sang d'un malheureux qu'un destin fatal a conduit sous son toit".

Dans le récit de de Gaspé, le meurtrier porte le nom de Joseph Mareuil. Ses traits sont monstrueux alors qu'ils sont à peine esquissés dans la légende de Rouleau. De même, chez le premier, l'action du drame a plus d'haleine tandis que l'autre s'attarde à décrire le paysage de juin en venant de La Pocatière à Saint-Jean Port-Joli.

Le dr L'Indienne appartient à la légende et à l'histoire. Pas facile de faire le partage entre les deux. Il apparaît que toutes les tentatives, reposant sur des traditions orales, ont du mal à résister à la critique. Les documents qui auraient pu produire la lumière ont brûlé dans l'incendie du Palais de Justice de Québec, en 1876.

Il y a plus de quarante ans, nous quittons le toit paternel pour faire une courte promenade dans quelques-unes de ces belles paroisses du comté de L'Islet qui bordent le majestueux Saint-Laurent. Nous étions alors en vacances; tous ceux qui ont passé sur les bancs d'un séminaire ou d'un collège savent que les écoliers consacrent consciencieusement au plaisir ces quelques jours de repos et de loisir. Promenades, parties de chasse et de pêche, visites aux parents et aux amis, en un mot tous les amusements sont employés pour améliorer la santé délabrée d'un jeune étudiant. Les parents mettent le plus grand empressement à satisfaire les moindres désirs de leurs enfants, qui méritent certainement qu'on leur procure un peu de récréation après une année des plus rudes labeurs.

Donc, un beau matin du mois d'août, nous partons quatre écoliers dans une calèche aux ailes jaunes et traînée par un vieux cheval qui

parcourait infailliblement quatorze lieues en quinze jours.

Nous nous acheminons vers Saint-Jean-Port-Joli d'un pas tranquille et lent comme les rois fainéants dans les rues de Paris, avec cette différence que nous sommes transportés par un cheval, tandis que les monarques se payaient le luxe de se faire voiturer par quatre boeufs. C'était plus poétique, n'est-ce-pas?

Pourtant, sous le rapport de la poésie, nous n'avons rien à envier à ces riches et à ces puissants de la terre. Le panorama qui se déroule devant nos regards est splendide. Nous venons de quitter la charmante paroisse de Sainte-Anne avec son superbe collège et ses élégantes maisonnettes, pour entrer dans le "Domaine", - c'est ainsi qu'on désigne le rang qui longe la grande anse de Saint-Roch des Aulnaies, depuis le moulin de feu M. Dupuis, ancien député, jusqu'au village. A notre gauche, nous voyons la paroisse de Sainte-Louise, qui, par l'effet de la perspective, semble s'adosser au flanc des Alléghanys, dont les cimes, toujours verdoyantes, se perdent dans la nue. Devant nous, nous avons l'église et le village de Saint-Roch, qui se mirent dans les eaux limpides du fleuve géant. A notre droite, le Saint-Laurent, que sillonnent des centaines d'embarcations, s'étend à perte de vue; plus loin, l'Île-aux-Coudres, qui se dresse comme une élégante corbeille de verdure et de fleurs, et ferme pour ainsi dire l'entrée de la baie Saint-Paul. Cette île nous rappelle un souvenir bien cher aux Canadiens français: l'arrivée de l'intrépide découvreur du Canada, le courageux marin de Saint-Malo, l'illustre Jacques Cartier. Plus loin encore s'élèvent les paroisses des Eboulements et de la baie Saint-Paul, si recherchées des touristes pendant la saison des chaleurs. Au fond ou au sommet du tableau, surgissent les magnifiques chaînes de montagnes appelées Laurentides, dont les énormes assises se baignent dans les eaux du Saint-Laurent.

Après avoir contourné la pointe Saint-Roch, la vue rencontre les Piliers, rocher escarpé sur lequel s'élève un phare lumineux qui guide le nautonnier au milieu des ténèbres et de la tempête. Du même coup d'oeil, nous admirons un charmant groupe d'îles, qui attirent l'attention de l'étranger par leur aspect sauvage et pittoresque; nous voulons parler de l'Île-aux-Oies, de l'Île-aux-Grues, etc.

Comme on peut facilement en juger, nous sommes de vrais écoliers dont la curiosité est sans cesse excitée par les beautés qui nous entourent; il nous faut tout voir et tout contempler. Aussi nous avons bien le temps, avec notre vieille bourrique, qui sue déjà sang et eau, bien qu'elle n'ait pas encore fait un pas de course. Tout de même nous avançons toujours. Et puis, nous sommes heureux: nous éprouvons de dou-

ces et pures jouissances, nous respirons à l'aise, nos forces se retrempent, notre imagination s'échauffe et s'enflamme, notre intelligence se développe en présence des merveilles de la nature, le but de notre voyage enfin est atteint.

Cependant notre voyage n'est pas encore terminé, il nous faut visiter cette paroisse qu'on appelle à si juste titre Saint-Jean-Port-Joli. Oui, c'est vraiment un joli port, et le parrain qui l'a ainsi baptisé mérite nos plus sincères félicitations; car il est impossible de redire ici toutes les beautés, tous les charmes, tous les sites enchanteurs qui s'offrent à nos regards quand nous entrons dans cette riche paroisse. La nature s'est plu à verser ses trésors les plus précieux en ces parages pour en faire un véritable paradis terrestre. Tous les voyageurs qui visitent Saint-Jean-Port-Joli pour la première fois éprouvent les mêmes impressions, les mêmes émotions que nous avons ressenties nous-mêmes en cette circonstance. Mais trêve à l'admiration, et continuons notre promenade, nous allions dire notre course, avec notre cavale.

A peine avons-nous fait quelques pas, qu'un de nos compagnons de classe s'écrie:

"Ah! regardez à gauche; nous voyons l'emplacement qu'occupait la demeure d'un célèbre meurtrier, d'un assassin qui a, pendant assez longtemps, semé la terreur et l'épouvante parmi les paisibles habitants de cette délicieuse retraite".

Cette exclamation subite nous arrache de nos méditations poétiques et nous glace d'effroi. Il nous semble voir le meurtrier devant nous et nous crier: "La bourse ou la vie!" Cependant cette frayeur, bien naturelle aux jeunes gens, disparaît pour faire place à notre sang-froid habituel.

"Mais dis donc, l'ami, de qui veux-tu parler?"

- Vous vous rappelez sans doute le fameux docteur l'Indienne et sa misérable fin, n'est-ce pas?

- Oui, oui, répondons-nous en chœur.

Eh bien! c'est là qu'il demeurerait, continua-t-il en nous montrant du doigt l'endroit désigné.

- Tu nous ferais grand plaisir, si tu nous racontais l'histoire du docteur l'Indienne; car nous avons entendu citer son nom bien souvent

et même nos grand'mères nous menaçaient des foudres du fameux docteur lorsque nous étions trop dissipés dans notre bas âge. Mais nous ne connaissons qu'imparfaitement la vie de ce véritable bandit.

- Je vais essayer de satisfaire votre curiosité, sans entrer néanmoins dans tous les détails d'une carrière aussi tristement remplie. Je me contenterai de vous narrer aussi brièvement que possible le dernier meurtre qu'il a commis et qui a comblé la mesure de ses iniquités.

- Commence, nous t'écoutons.

- Le docteur l'Indienne, - ainsi nommé parce qu'il portait presque continuellement une robe d'indienne, - vivait seul dans sa sombre demeure et jouissait d'une bien mauvaise réputation parmi les habitants de Saint-Jean, qui tous le redoutaient et fuyaient son contact comme on fuit un pestiféré ou un lépreux. Un soir, un de ces colporteurs qu'on rencontrait à la campagne, il y a quelques années, entra chez le docteur et lui demande l'hospitalité. Guillemette, - c'était le nom du marchand ambulant, - était loin de se douter que sa dernière heure allait bientôt sonner. En pénétrant dans l'ancre du bandit, il mettait pour ainsi dire un pied dans l'éternité.

"Le docteur acquiesça avec empressement à la demande du colporteur, et, pour le soulager de sa longue course de la journée, il lui offrit un verre de rhum de la Jamaïque. Guillemette but donc à la santé du docteur, - boire à la santé d'un autre, ça fait tant de bien! - mais en même temps que l'alcool, il avala un narcotique puissant que le docteur avait mis dans le verre lorsqu'il alla quérir le rhum dans son cabinet. Le colporteur se coucha quelques instants plus tard et dormit du plus profond sommeil.

"Pendant la nuit, à cette heure où la nature entière semble se reposer, le docteur l'Indienne se lève, prend une bougie et, armé d'un lourd marteau, se dirige vers le lit de Guillemette. Il contemple un moment le visage calme et souriant de celui qu'il allait bientôt assommer. C'est le démon de l'or seul qui pousse ce monstre à tremper ses mains dans le sang de son semblable.

"Le docteur l'Indienne hésite alors; on dirait qu'il a peur; c'est peut-être l'ombre de Caïn qui voltige devant ses yeux et arrête son bras meurtrier. Mais non, il n'en est rien; cette hésitation ne dure qu'une seconde. Aussi prompt que l'éclair, il lève son énorme marteau, qui retombe ensuite avec une rapidité étonnante et s'enfonce dans le front de Guillemette. Ce dernier n'est pas mort; d'un bond il est sur pieds et empoigne l'assassin avec l'énergie du désespoir.

"Il s'ensuit une lutte terrible entre le bourreau et la victime; l'obscurité de la nuit, - la bougie s'était éteinte dans la mêlée, - ajoute encore à l'horreur de la scène.

"Le docteur, redoublant d'efforts, se débarrasse de l'étreinte du jeune homme lui assène un nouveau coup de marteau sur la tête et l'étend raide mort à ses pieds. Le nouveau Caïn avait tué son frère Abel.

"Sans perdre de temps, le monstre à figure humaine charge le cadavre sur ses épaules et le transporte sur le bord du fleuve. Une chaloupe qui se trouvait là reçoit le corps de Guillemette, et le meurtrier, muni d'un aviron, dirige l'embarcation à quelques arpents du rivage. Là, il s'arrête; il soulève le corps de Guillemette et le lance dans l'onde bouillonnante. Les flots s'entr'ouvrent, et Guillemette disparaît au milieu du gouffre béant. Le crime est consommé.

"Le docteur retourne à son gîte, lave les taches de sang qui recouvrent le parquet de la chambre où reposait Guillemette une heure auparavant, place dans lieu sûr tous les effets qui avaient appartenu à la victime, et s'étend nonchalamment sur son lit avec la satisfaction d'un homme qui a fait le bien toute sa vie.

"Pendant que le meurtrier se livre encore aux douceurs du sommeil, la plus grande excitation règne dans le village. Toute la population est plongée dans la consternation: elle vient d'apprendre qu'un crime horrible a été commis dans la paroisse, mais sans savoir encore en quel endroit. Une femme s'étant levée de grand matin s'était rendue à la pêche pour profiter de la basse marée. Mais elle en était revenue en criant: "Il y a un cadavre dans notre pêche". Les villageois accourent à ses cris et trouvent le malheureux Guillemette, que les flots ont rejeté sur le rivage. Ils se rappellent tous avoir vu le défunt, le jour précédent, parcourir la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli. Quelques-uns d'entre eux l'ont vu même entrer chez le docteur l'Indienne à la tombée de la nuit. Il n'y a plus de doute, c'est le docteur qui l'a tué pour s'emparer de son argent.

"La justice est informée du crime; elle fait des recherches, et la culpabilité du docteur est prouvée. Le sang d'Abel criait vengeance. Aussi, quelques semaines plus tard, le célèbre docteur l'Indienne montait sur l'échafaud pour subir le châtiment de ses nombreux forfaits. Le meurtrier, si ma mémoire est fidèle, fut exécuté à Québec, devant l'ancienne prison, en compagnie de trois autres grands criminels.

"Voilà, autant que je puis me le rappeler, dit le narrateur en ter-

minant, le récit du dernier crime de cet homme tristement célèbre, dont le souvenir est encore vivace dans toutes les paroisses du comté de l'Islet.

10 — L'ANSE AUX SAUVAGES

Monsieur Gérard Ouellet écrit dans Ma paroisse: On a vu que du temps de M. Perras des sauvages faisaient des séjours à Saint-Jean. C'est sans doute ce qui a donné naissance à la légende qu'Alphonse Gagnon raconte dans l'Opinion publique du 1er juillet 1875. Originaire de la Côte des Chênes, où il vécut jusqu'à l'âge de 12 ans, Gagnon met dans la bouche de sa grand'mère son naïf récit". C'est la copie de cette légende que nous reproduisons ici.

A mesure que les années s'écoulent, elles emportent avec elles nos plus heureux souvenirs et nous enlèvent nos plus chères illusions. C'est alors qu'au milieu des jours difficiles de la vie, notre âme, froissée du présent, avide de compensation, saisit avec bonheur quelques réminiscences du passé. Ainsi le naufragé, au sein de l'océan se cramponne aux épaves du navire que les flots rejeteront bientôt sur des rivages inconnus. De ces souvenirs, les plus doux sont ceux qui nous rappellent un des événements de notre adolescence, le village natal où se sont écoulées nos plus heureuses années. Ce sol nous est d'autant plus cher qu'il nous a fallu, jeune encore, le quitter.

Avant que la mauvaise fortune ne vint fondre sur ma famille, il fut un temps où tout voyageur traversant la belle et verdoyante paroisse de Saint-Jean Port-Joli pouvait apercevoir blanchir dans la plaine, les maisons propres du riant village de Côte des Chênes. Vers le milieu de ce village, sur une légère élévation, se trouvait un groupe de bâtiments, au centre duquel s'élevait une résidence dont l'extérieur annonçait l'aisance sinon la richesse du propriétaire. C'est là que l'auteur de ces lignes passa les douze premières années de sa vie, douze années, hélas! trop tôt écoulées et qui lui rappellent encore de bien vifs souvenirs.

Comment en effet, oublier ces heureux moments passés en compagnie de celle que, dans la famille, on honore du titre de grand'mère? Aussi, dans ses rares visites, avec quelle joie et quelle affection l'on accueillait cette bonne dame. Que sa présence nous était agréable et combien intéressantes les anecdotes qu'elle nous racontait. Si le temps était beau, elle, riante et joyeuse, nous disait cent histoires folles et gaies. Si, au contraire, le temps était triste et sombre, qu'il y eût apparence d'ora-

ge, elle nous parlait alors de naufrages, de tempêtes, d'infortunés et de malheureux comme par exemple, de la légende de la pauvre dame que je vais essayer de reproduire au meilleur de mes souvenirs.

C'était par une magnifique journée de juillet, quoique jeune encore, je me rappelle cependant que la chaleur avait été excessive; le soleil venait de disparaître à l'horizon colorant de tons pourpres et chauds les eaux calmes du Saint-Laurent, éclairant d'un dernier rayon les cimes des Laurentides.

Les bruits s'éteignaient peu à peu et le crépuscule arrivait insensiblement. Des deux points opposés de l'horizon s'élèvent, dans l'air embrasé, des nuages légers d'abord puis qui s'épaississent et couvrent bientôt le ciel d'un voile menaçant. Un trait de flamme déchire l'horizon; un autre le suit, se répète, et bientôt ce ne sont plus qu'éclairs éblouissants qui décrivent dans les nues de fantastiques arabesques. Un lointain et sourd roulement retentit par moment: c'est le tonnerre qui gronde et annonce l'approche de la tempête. La famille occupait l'unique pièce du rez-de-chaussée. Muet de terreur, j'aurais donné tout au monde afin de ne voir ni les éclairs qui déchiraient le ciel, ni entendre les détonations du tonnerre. Je me rapprochai de ma grand'mère dont le calme apaisait mes craintes. Pauvre petit! me dit-elle, que tu es heureux d'être dans une bonne maison, à l'abri de toute misère et de vivre au sein de la famille.

Ta frayeur me rappelle l'histoire de cette pauvre femme inconnue de l'Anse-aux-Sauvages; tu ne connais pas cette histoire sans doute, car c'en est une bien ancienne que celle-là! et je ne te l'ai pas encore racontée. Si tu veux te comporter comme un homme, c'est-à-dire n'avoir point peur, je vais te la dire.

Ayant promis d'être courageux, la grand'mère reprit:

Vous connaissez, fit-elle, en s'adressant à chacun de nous, sur le bord du fleuve, l'endroit connu sous le nom d'Anse-aux-Sauvages? Vous y passez du moins tous les dimanches en vous rendant à l'église. Autrefois, ce lieu était habité par des Sauvages bien cruels que vos grands-pères ont réussi à chasser. Ces Sauvages, dans leur naïve ignorance, avaient appelé cet endroit la Grande Bouche.

C'est cette petite anse qui s'enfonce dans les terres à un mille et demi environ au levant de l'église de Saint-Jean-Port-Joli; on l'aperçoit d'une certaine distance lorsqu'on navigue sur le fleuve ou mieux lorsqu'on suit le chemin du roi qui longe la rive du Saint-Laurent. C'est une

sorte d'enfoncement dont l'ouverture est abritée par des rochers escarpés que recouvrent quelques chétifs arbustes. L'excavation se prolonge de quelques arpents sur le rivage pour se terminer en forme d'amphithéâtre. Autant qu'il m'en souvient, on apercevait encore des débris de vieilles cabanes, de canots et d'engins de pêche abandonnés jadis par les Sauvages.

Il y a bien longtemps de cela, continua la grand'mère avec un soupir, qu'on vit arriver un jour une pauvre femme conduisant un enfant par la main. Elle suivait le chemin du roi. Malgré la fatigue dont il semblait accablé, l'enfant essayait de gambader, fixant sur sa mère des yeux limpides, pleins d'intelligence et d'affection. Le soleil couchant, dont les rayons se jouaient dans sa blonde chevelure, donnaient à sa tête gracieuse ce je ne sais quoi d'angélique.

La femme, au contraire, faible, pâle, défaite, marchant avec lenteur, paraissait s'affaïsser sur elle-même à mesure qu'elle avançait. Dans ses vêtements se trahissait une affreuse misère et ses traits amaigris portaient les traces d'un chagrin profond.

Sans doute quelque grand malheur avait frappé cette infortunée.

L'étrangère atteignit bientôt la maison construite en face de la caverne. Elle s'y arrêta, examina avec anxiété l'ouverture béante près de laquelle se dressait une sorte de cabane. Ayant obtenu du propriétaire compatissant la permission d'y loger elle s'y rendit avec son enfant.

Cet homme, que la vue de cette malheureuse femme avait ému, fit, le lendemain, réparer la cabane et envoya même durant plusieurs jours, à l'inconnue, de quoi se nourrir elle et son fils. Ainsi vécut cette personne pendant quelques mois, gagnant pourtant sa subsistance et celle de son enfant par un travail qu'elle recherchait et que chacun dans le village s'empressait de lui accorder; car, toute souffrante qu'elle paraissait être, elle n'acceptait pas facilement un secours et préférait travailler pour se suffire. Elle s'occupait de couture, de broderie, et parfois même aidait aux travaux des champs. Tout le monde ignorait son nom et son origine. De quel pays, de quel lieu venait-elle? On ne le sut jamais. On ne la nommait d'ailleurs que "la pauvre dame", car sur son front plein de noblesse et dans ses yeux rougis par les larmes, apparaissait tant de dignité, tant de fierté, que nul, en la voyant, ne pouvait s'empêcher de lui témoigner déférence et respect.

On touchait alors à la fin de l'été. La plus grande partie de l'abondante moisson venait d'être engrangée lorsque, dans la soirée d'un

jour à jamais mémorable, les signes d'un orage prochain se montrèrent de toutes parts. A ce moment, l'étrangère qui se retirait de bonne heure, avait depuis quelque temps déjà regagné sa cabane.

Une atmosphère lourde et chaude pesait sur la terre et un silence profond planait sur les campagnes.

Au milieu de ce calme passe tout à coup un souffle violent d'orage, qui ébranle la masure jusque dans ses fondements.

A cette secousse, la mère réveillée se lève en sursaut et court au berceau de son cher enfant. Le bambin ne s'était aperçu de rien et dormait d'un calme et doux sommeil. Heureuse et enhardie, elle entr'ouvre la porte et respire un air brûlant et âcre. Interrogeant l'horizon, elle voit des amoncellements de nuages qui tourbillonnent dans le ciel et sous l'amas desquels disparaissent les Laurentides. Un vent terrible balaie la terre et le ciel; la nuit, ou plutôt d'épaisses ténèbres ne laissent passer que la verdâtre lueur des éclairs. Durant les accalmies de cette tempête, l'inconnue percevait avec effroi un bruit confus et sourd: c'étaient les flots du Saint-Laurent qui, soulevés par l'ouragan, montaient, descendaient, se heurtaient avec furie, venaient se briser contre les récifs et jeter l'écume de leur rage impuissante au pied de la cabane. Un instant le vent faiblit, alors s'ouvrirent les catactes des cieux: la pluie tombait à flots pressés; on eût dit une scène du déluge. La courageuse femme regagna l'unique chambre du logis. Juste à ce moment éclate un effroyable coup de tonnerre. La mère épouvantée, s'élance vers son fils: Pauvre enfant! s'écrie-t-elle en l'embrassant au front, tandis que deux larmes brûlantes tombaient sur le lit, que Dieu te garde de la foudre!

Le calme qui avait succédé à cette première détonation fut hélas de courte durée. Un second coup aussi fort que le premier et que suivirent plusieurs autres éclatèrent. Les échos des Laurentides répétaient et prolongeaient au loin ce bruit lugubre. Des éclairs continus s'élançaient de tous côtés répandant dans l'air une odeur de soufre.

L'enfant, qui continuait toujours à dormir, se réveilla au contact de l'eau d'orage qu'une fissure du toit laissait tomber sur son visage. Jetant aussitôt un regard sur sa mère, il l'appela par son nom. Celle-ci trassaillit, l'inquiétude, l'anxiété, avait tellement bouleversé ses sens, qu'elle croyait son fils déjà perdu pour elle. Que la divine Providence ait pitié de nous! dit la mère, s'efforçant de sourire pour rassurer l'enfant.

Elle achevait à peine les mots de cette courte prière qu'un coup de tonnerre épouvantable la fit tomber à genoux au pied de son lit.

La tempête atteignait alors son paroxysme, le vent mugissait, la pluie roulait sur le toit avec un bruit de grêle, et ce fracas contrastait d'une manière lugubre avec le silence qui régnait à l'intérieur de la cabane. De temps à autre un éclair illuminait la nuit, jetant dans la chaumière une lueur pâle et livide.

Peu à peu cependant, l'orage diminua de violence, la pluie cessa et le vent chassant les nuées, l'aurore se leva dans un ciel pur.

Tandis que dans les champs et les bois les arbres, les fleurs relevaient leur tête humide sous les premiers rayons du soleil, l'enfant se réveilla, et ses yeux à peine ouverts cherchèrent sa mère qu'il aperçut toujours agenouillée. Il saisit ses mains, la secoue, l'embrasse, et, la croyant fâchée contre lui, car elle ne répond rien à ses caresses, il se met à pleurer abondamment. Hélas! la pauvre femme ne devait plus essuyer les larmes de son enfant; Dieu l'avait appelée: elle était morte foudroyée!

Ainsi finit la vie de cette pauvre femme dit la grand'mère. Qu'est devenu ce pauvre orphelin? On ne l'a jamais su! Une charitable famille d'une paroisse voisine l'adopta et le fit instruire; mais cette famille émigra plus tard au Manitoba en emmenant ce fils adoptif. Quant à cette mère infortunée, personne ne put reconnaître qui elle était, d'où elle venait et quels motifs l'avaient conduite en ces lieux.

Aujourd'hui, par les temps d'orages, un voyageur ne passe jamais devant la Grande Bouche de l'Anse-aux-Sauvages, sans faire, en souvenir de la pauvre dame, un grand signe de croix afin d'éloigner la foudre.

The first thing I noticed when I stepped out of the car was the cold. It was a sharp contrast to the warm blanket I had been under. I looked up at the sky, which was a deep, dark blue, and I felt a sense of peace. The air was crisp and clean, and I could hear the distant sounds of the city. I took a deep breath and felt a sense of renewal. I was back in the world, and I was ready to face whatever came my way.

I walked towards the park, and I saw a group of children playing. They were laughing and running, and I felt a sense of joy. I had been so busy lately, and I needed this. I needed to be with them, to be a part of their world. I walked over to them, and I saw a boy who was looking at me. He was a little boy, and he had a curious expression on his face. I smiled at him, and he smiled back. I felt a sense of connection, and I knew that I was exactly where I needed to be.

I sat on a bench and watched the children play. I felt a sense of peace, and I knew that I was exactly where I needed to be. I had been so busy lately, and I needed this. I needed to be with them, to be a part of their world. I walked over to them, and I saw a boy who was looking at me. He was a little boy, and he had a curious expression on his face. I smiled at him, and he smiled back. I felt a sense of connection, and I knew that I was exactly where I needed to be.

I stood up and walked towards the children. I felt a sense of peace, and I knew that I was exactly where I needed to be. I had been so busy lately, and I needed this. I needed to be with them, to be a part of their world. I walked over to them, and I saw a boy who was looking at me. He was a little boy, and he had a curious expression on his face. I smiled at him, and he smiled back. I felt a sense of connection, and I knew that I was exactly where I needed to be.

I sat on the bench and watched the children play. I felt a sense of peace, and I knew that I was exactly where I needed to be. I had been so busy lately, and I needed this. I needed to be with them, to be a part of their world. I walked over to them, and I saw a boy who was looking at me. He was a little boy, and he had a curious expression on his face. I smiled at him, and he smiled back. I felt a sense of connection, and I knew that I was exactly where I needed to be.

11 — LE SORCIER DE L'ILE D'ANTICOSTI

Le sorcier de l'Île d'Anticosti n'est lié que par un cheveu à Saint-Jean Port-Joli. A la fin de la troisième légende qui le concerne, L'enlèvement d'un huissier, sa victime, est déposée sur le rivage à la hauteur de Saint-Jean. J'exprime ma vive gratitude à Mlle Elianne Saint-Pierre qui me l'a remise transcrite à la main.

Dans nos villes du Québec, où trouver des enfants qui n'ont pas eu peur d'aller se promener le soir à la brunante, de crainte de rencontrer le Bonhomme Sept-Heures, qui mange les petits enfants s'ils traînent dans les rues? Quels parents n'ont pas misé sur cette crainte pour garder leurs enfants à la maison, peu importe que la personne fantastique à redouter s'appelât le Bonhomme Sept-Heures, la Corriveau, un fantôme ou un sorcier créés de toutes pièces?

Les parents de l'Île d'Anticosti n'ont sans doute jamais eu besoin d'inventer un personnage à craindre, pour la simple et bonne raison que l'île a abrité un des plus célèbres sorciers du monde, Louis-Olivier Gamache. Sa renommée et les légendes à son sujet ont vite dépassé les limites du Québec. En France, en Angleterre, aux États-Unis comme au Canada, les marins se racontaient, le soir, les exploits de Gamache, le croque-mitaine du golfe, moitié feu-follet, moitié loup-garou, bénéficiant de la protection spéciale de Satan en personne.

Louis-Olivier Gamache est né à L'Islet en 1884 d'une famille originaire d'Illiers, proche de Chartres, France. Ses ancêtres se sont établis environ un siècle auparavant sur la Côte de Beaupré puis, ont traversé sur la rive sud du Saint-Laurent. Il s'est marié le 11 janvier 1808 à Rivière-Ouelle à Françoise Bracelet dont il eut neuf enfants, trois garçons et six filles. Sa femme mourut en 1830, à L'Île-Verte, ayant contracté la petite vérole lors d'un voyage à Québec. Il s'est remarié en 1837 à Catherine Lots à Québec. Sa deuxième femme lui donna un garçon et deux filles et mourut en 1845, soit neuf ans avant lui.

Dès sa plus tendre enfance, le jeune Gamache montre un caractère aventureux. À l'âge de onze ans, il quitte la maison paternelle et s'engage comme mousse à bord d'une frégate anglaise. Il navigue ainsi sur toutes les mers du monde. Après plusieurs années au service de la

marine royale, il revient au village natal. Ses parents sont décédés, il y reste peu de temps. Il descend à Rimouski et part un petit commerce. Mais son magasin, en plein élan de prospérité, est détruit de fond en comble par un incendie. Il décide, en 1810, d'aller s'établir dans l'île d'Anticosti.

Cette contrée particulièrement sauvage semble correspondre en tous points aux goûts d'indépendance de Gamache. Il y mettra à profit l'intrépidité et la rigueur acquises à la rude école de la marine anglaise. Comme il préfère la solitude, la chasse, la pêche et la mer avec toutes ses aventures à la vie paisible et monotone de nos campagnes, vivre à Anticosti représente donc une vie plus conforme à ses goûts. Il y restera jusqu'à sa mort en 1854.

Pour sa demeure, il choisit le lieu même où Joliet, dans les années 1680, fonda son premier établissement, le fond de la baie Ellis, baie profonde connue auparavant sous les noms de Havre-aux-navires ou Baie Joliet, appelée par la suite Baie Gamache. Seul port naturel de l'île, ce site est le meilleur choix: il domine les environs et permet de voir au loin sur la mer.

La prospérité de l'île est alors incertaine. L'arrivée de ce nouveau colon passe inaperçue. En toute liberté, Gamache peut s'installer à la baie Ellis. L'abbé Ferland, l'une des rares personnes qui ont laissé un témoignage écrit après avoir rencontré Gamache, rapporte que ce dernier lui dit avoir acheté le lieu d'établissement d'un nommé Hamel, qui y aurait résidé assez longtemps. Comme nous n'avons trouvé nulle part le nom d'Hamel soit comme propriétaire soit comme locataire à l'île d'Anticosti à cette période, l'on peut supposer qu'il s'agit d'une invention de Gamache pour se faire appeler le seigneur de l'endroit.

Gamache se construit une maison de trente-cinq pieds sur vingt-cinq consistant en un rez-de-chaussée surmonté d'un étage et d'une mansarde, des granges et des hangars pour les besoins de sa ferme et de ses pêcheries. L'été, il se livre à ses occupations préférées: la pêche, la chasse ou la navigation. L'hiver l'oblige cependant à rester près de six mois sans communication avec le reste du monde, ses plus proches voisins demeurant à plus de vingt milles de lui et vivant dans le même isolement.

En été, sa baie est souvent visitée par des navires à la recherche, certes, d'un havre, mais aussi en quête d'aventures et de butin. Éloignée de tout secours, la maison de Gamache est exposée à toutes sortes d'attaques possibles. Il décide de fortifier son logis et le transforme en un

véritable arsenal. Dans la pièce d'entrée, douze fusils, dont plusieurs à deux coups, chargés et amorcés, sont accrochés aux murs et cotoient une quantité incroyable de pistolets, de baïonnettes, d'épées, de sabres et de piques. De plus, près du perron, il installe un canon. Enfin, toutes les fenêtres et toutes les portes peuvent être barricadées de façon à résister à une attaque. Au cas où elle se produirait, deux ou trois hommes peuvent, de l'intérieur, soutenir un siège mené par une douzaine d'assaillants.

Mais, mieux que tous ces moyens de défense, Louis-Olivier Gamache a trouvé une autre façon de se protéger: attacher à son nom le prestige d'une terreur superstitieuse. Il travailla à acquérir la renommée d'un sorcier redoutable. Il y réussit si bien que, cent ans après sa mort, dans certains villages du Québec et, naturellement, à Anticosti, les gens le décrivent par ses exploits, réels ou imaginaires.

Au coin du feu, on entend parfois des vieillards nous relater comment Gamache, debout dans sa chaloupe, se permet de commander au diable de lui apporter du bon vent et file à pleines voiles alors que les autres bateaux dorment sur le calme plat de l'eau. D'autres vous inventeront de toutes pièces des massacres d'équipages entiers qu'il aurait perpétrés en vue de s'emparer de riches cargaisons.

Une légende qu'on raconte à Anticosti affirme qu'un jour, poursuivi par un bateau de la compagnie des Postes du Roi qui avait reçu l'ordre de l'arrêter pour contrebande, Gamache s'est transformé en feu-follet et évite d'être saisi. Une autre raconte qu'au cours d'un voyage à Rimouski, il reçut le Diable à souper. Une autre relate comment il sut avoir raison d'un huissier.

Le feu-follet

Louis-Olivier Gamache aime faire la traite des fourrures avec les Montagnais de la Côte Nord et du Labrador, bien que cela lui soit défendu ou bien peut-être à cause de cela. La compagnie des Postes du Roi a, en effet, obtenu le monopole du commerce des pelleteries au nord du Saint-Laurent. Elle mène la vie dure à ceux qui osent aller s'aventurer dans les territoires et les domaines où elle exerce son privilège. Mais Gamache n'a que faire de la compagnie des Postes du Roi, de ses prétendues prérogatives et de ses menaces à l'égard des "contrebandiers". Se faisant l'ennemi juré de ce monopole, il s'adjudge le droit de commercer partout sur le Saint-Laurent.

Frondeur et audacieux, il se plaît particulièrement à faire des voyages d'affaires chez les Montagnais établis à Mingan. Et il éprouve un

malin plaisir à exécuter ses transactions au vu et su des employés de la compagnie, il ne craint aucunement leurs menaces. Gamache sait fort bien pouvoir compter pour sa défense sur nombre d'Indiens, ceux-ci trouvant davantage leur compte à commercer avec lui qu'avec la compagnie des Postes du Roi.

Un jour que son deux-mats entouré d'un grand nombre de canots montagnais mouillait dans le port de Mingan et que les affaires allaient rondement, Gamache décèle une embarcation à l'horizon. Celle-ci se rapproche très vite. Gamache ne présage rien qui vaille. Vieux loup de mer expérimenté s'il en est, Gamache reconnaît là un bâtiment armé! Il avait été quelquefois pourchassé par ce navire, mais il était toujours parvenu à s'esquiver grâce à quelque artifice ou faux-fuyant.

"A demain de bonne heure, mes amis", dit-il aux Montagnais, ne vous éloignez pas trop, nous reprendrons demain nos affaires quand j'aurai donné l'air d'aller à ces messieurs!" La flotte de canots se disperse et Gamache lève l'ancre.

Pendant ce temps, le bateau ennemi tire des bordées pour, au plus tôt, attraper sa proie. Mais la goélette de Gamache, toutes voiles dehors, se faufile rapidement, sort sans peine du port de Mingan. Le bâtiment de la compagnie se lance à sa poursuite. Mettre le grappin sur un pilote aussi habile n'est cependant pas chose facile. Gamache réussit à conserver son avance.

L'obscurité tombe de plus en plus. La goélette fuit toujours, constamment suivie par le croiseur de la compagnie. Bientôt les deux antagonistes ne se devinent plus que par une présence vague et une lueur floue de la mer. C'était le moment attendu par Gamache pour utiliser un autre de ses subterfuges. "Attise le feu dans la cambuse, lance-t-il à son compagnon, les gredins doivent mieux voir la flamme. Maintenant, faisons-leur courir un feu-follet".

A l'aide de bouts de planches, tous deux construisent un radeau auquel ils clouent un baril de goudron. Puis ils disposent quelques tisons enflammés à l'intérieur de ce baril et ils le descendent avec précaution à la mer. Ils larguent ensuite l'amarre retenant le radeau transformé en véritable mini-phare flottant. Le bateau poursuivant met le cap sur cette flamme qui a l'air de trahir la position de Gamache. Profitant de cette diversion, ce dernier vire de bord et retourne au port de Mingan où il a rendez-vous le lendemain matin.

Quant aux officiers du croiseur, ils se croient arrivés au bout de leurs peines, car la lueur se rapproche. "Enfin, pensent-ils, nous aurons

mis la main sur ce satané Gamache". Il est facile d'imaginer leur déception et leur ébahissement lorsque, après plusieurs heures de chasse à l'homme en pleine mer, ils réussissent à s'emparer... d'un petit feu semblant se nourrir à même la mer!

Et ils auront beau revoir la goélette de Gamache mouiller dans le port de Mingan et entourée de canots montagnais, ils se jurent bien de le laisser à l'avenir commercer en toute tranquillité. Le sorcier de l'île d'Anticosti leur a déjà assez donné la frousse! Car les matelots de la compagnie sont désormais convaincus de ce que la rumeur publique colporte: "Louis-Olivier Gamache est nécessairement en rapport amical avec le diable puisque celui-ci le fait se transformer en feu-follet dans le but de leur échapper".

Le souper avec le diable

Après un jeûne volontaire d'une couple de jours, Louis-Olivier Gamache s'en va à Rimouski. S'arrêtant à une auberge, il commande à souper pour deux personnes et ce, dans une pièce à part.

L'hôtesse prépare les deux repas et les apporte à la table de Gamache. Intriguée de ne voir personne attablé avec son hôte, elle lui demande: "Mais, qui attendez-vous pour souper?" Gamache s'attendait à une telle question et avait prévu tout le scénario, pensé à chaque petit détail de ce stratagème élaboré pour se faire craindre. Il lui répond donc sèchement: "De quoi vous mêlez-vous? Est-ce que cela vous regarde? Ne craignez pas, vous serez payée comme il se doit, c'est le principal. Maintenant, retirez-vous et ne revenez pas tant que je ne vous aurai pas rappelée".

Il se lève, reconduit l'hôtesse à l'extérieur de la chambre et referma la porte. Est-il besoin de préciser à quel point l'appétit lui travaillait l'estomac, après le jeûne auquel il s'est astreint? En peu de temps, le premier repas, pourtant copieux, est englouti. L'autre ne fait pas long feu non plus.

Il rappelle ensuite l'hôtesse pour enlever le service. Celle-ci manque de s'évanouir: un homme seul n'a pu manger ces deux repas aussi rapidement! Toutes les circonstances mystérieuses entourant ce repas ajoutées à une imagination peut-être trop fertile, ne laissent place qu'à une interprétation possible dans l'esprit de l'hôtesse: Louis-Olivier Gamache a soupé avec le diable!

La rumeur se répand naturellement comme une traînée de pou-

dre. Le lendemain matin, personne à Rimouski n'ignore la nouvelle: Gamache a passé la veillée avec le diable, certains même affirmant les avoir entendus parler.

Gamache, conscient de l'effet produit et désireux d'en tirer le plus de profit, décide de recommencer et de leur en mettre plein la vue. Sortant de sa chambre, il fait part à l'aubergiste de son intention de passer la journée en ville et, par conséquent, de déjeuner et de dîner hors de l'hôtellerie. "Cependant, ajoute-t-il, je souperai ici, préparez-moi deux repas, car je recevrai un invité".

En réalité, il jeûne toute la journée en vue du souper. Vers six heures, il revient à l'auberge, étrangement remplie de gens ce soir-là. Sur son passage, ceux-ci s'écartent nerveusement. Gamache demande à l'hôtesse: "Est-il venu un monsieur tout habillé de noir?" Tendue et tremblante, celle-ci lui répond par la négative. Sa voix trahit une extrême frayeur. "Alors, je l'attendrai. Néanmoins, servez le repas, ordonne-t-il, et tenez ma porte fermée".

Les badauds se mettent aussitôt à chuchoter. Tout à coup, la porte s'ouvre sans que personne ne se montre, et Gamache est assis au fond de la pièce! Personne ne peut évidemment se douter que celui-ci a effectué lui-même l'opération grâce à un appareil ingénieux composé d'un bâton et d'une corde solide attachée au loquet de la porte.

Un lourd silence s'abat sur l'auberge; on entendrait voler une mouche. Gamache se lève tranquillement et s'avance en tendant la main. Il souhaite visiblement la bienvenue à quelqu'un. Pourtant, il semble bien l'unique personne présente dans cette pièce. . . Il referme enfin la porte.

Un frisson glacial traverse les curieux. Terrifiés, un grand nombre d'entre eux s'enfuient. Figés sur place, les autres les voient sortir au bout d'une demi-heure. Gamache appelle l'hôtesse et lui demande de desservir les couverts. Il paie la note et quitte l'auberge.

Après un tel fait dont peuvent témoigner des dizaines et des dizaines de gens, personne à Rimouski et dans tout le golfe Saint-Laurent où la rumeur publique s'est répandue, ne doute de ce fait: Gamache entretient régulièrement des rapports étroits avec Satan en personne.

Louis-Olivier Gamache vient d'acquérir le surnom de "Sorcier de l'Île d'Anticosti".

L'enlèvement d'un huissier

Lors de ses transactions avec les Indiens, Louis-Olivier Gamache se fiche éperdument non seulement du monopole de la compagnie des Postes du Roi, mais encore des lois de la douane. Il lui arrive souvent de contrevenir à ses lois et d'avoir des démêlés avec Dame Justice. Sa façon de s'en tirer est remarquable.

Ainsi, vers la fin d'un certain automne, il se rend à Québec afin d'y faire officiellement ses achats pour l'hiver. Il en profite évidemment pour y vendre ses produits de chasse et de pêche et pour y écouler les fruits de son commerce avec les Indiens.

Une fois ses négoes terminés, il s'apprête à lever l'ancre et quitter le bassin de Québec. Il voit alors une petite embarcation, montée d'un seul homme, se diriger vers lui. Le Sorcier d'Anticosti reconnaît en cet individu un huissier venant dans le but de l'arrêter et de saisir son navire. Gamache conçoit rapidement un stratagème pour se soustraire aux mains de la justice. Il donne en conséquence les ordres appropriés à ses deux engagés.

L'étranger accoste son bateau près des deux-mats et monte à bord. Il demande à rencontrer le propriétaire. Gamache va à sa rencontre. Il l'accueille très dignement et le conduit avec beaucoup de courtoisie à sa chambre. Il l'invite même à prendre un verre avec lui. L'huissier ne se méfie de rien. Aussi, Gamache évite-t-il soigneusement de lui demander le but de sa visite. D'ailleurs, l'huissier lui-même ne sait plus trop s'il doit ou non exécuter immédiatement son mandat. Après brève réflexion, il trouve préférable d'attendre un peu, sachant profiter de la vie et ne voulant surtout pas brusquer les choses et manquer ainsi d'égard envers un hôte si accueillant.

Une discussion des plus affable s'engage. Au bout d'une demi-heure, confus et visiblement mal à l'aise, l'huissier annonce enfin le but exact de sa visite.

Ah! fort bien! lui répond Gamache, sans se départir de sa jovialité. Puisque vous êtes venu pour m'arrêter et saisir mes biens, suivez-moi, faisons une inspection du navire de fond en comble et saisissez tout ce que vous désirez".

A la pensée du bon tour joué au détriment de cet officier, Gamache ne peut s'empêcher de rire dans sa barbe. Arrivé sur le pont, l'huissier reste tout ébahi. L'embarcation de Gamache, toutes voiles de-

hors, remplies de bon vent, dépasse déjà les rives de l'Ile d'Orléans! "Oser s'attaquer à ma personne mérite une sévère punition, lui dit Gamache. Dans votre cas, ce sera de faire le voyage jusqu'à Anticosti et d'y rester tout l'hiver".

Notre homme ne tarde pas à réagir. "Excusez-moi, Monsieur Gamache. Si je vous avais connu, je n'aurais jamais cherché à exécuter ma mission. Laissez-moi partir, implore-t-il, et vous n'aurez jamais d'en-nui avec moi, je vous le promets. Libérez-moi, je vous en conjure. Pen-ssez à ma femme et à mes enfants; ils seront mortellement inquiets d'une absence si longue, si imprévisible!" L'huissier s'arrache déjà les cheveux à l'idée de ne revenir qu'au printemps suivant auprès de sa famille éplo-rée.

En réalité, Gamache ne tient pas vraiment à lui faire subir un tel châ-timent. Il veut seulement lui donner une bonne frousse. Arrivé à la hauteur de Saint-Jean-Port-Joli, il ordonne d'approcher le bateau du rivage et fait ses adieux. Tendait de nouveau les voiles de sa goëlette, il fait proue vers l'île d'Anticosti.

A la suite de cette équipée, les huissiers se le tiennent pour dit: mieux vaut croiser à une distance respectueuse du deux-mâts de Gama-che.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Fortin Ltée.
en février 1981

